

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 8.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 19 FEVRIER 1880

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

LA SESSION

L'ouverture de la session, à Ottawa, s'est faite avec les cérémonies accoutumées. L'événement a passé sans causer beaucoup d'émotion. La mise en scène ne présentait absolument rien qui pût passionner les esprits. L'atmosphère politique est calme, et les circonstances étaient ordinaires. La présence du marquis de Lorne et de la princesse Louise n'offrait pas, comme l'an dernier, l'attrait de la nouveauté, et la session actuelle n'excite pas l'intérêt de curiosité de la session précédente, où il s'agissait de l'inauguration d'un nouveau gouvernement, d'un nouveau parlement et d'une nouvelle politique tout à la fois. L'horizon est libre, le terrain est sûr. Nous voyageons pour le moment sur une de ces grandes routes d'où l'on peut voir à la ronde, et où les chercheurs d'émotions vainement espéreraient rencontrer des surprises. Ce qui ne veut pas dire, néanmoins, que la situation soit dénuée d'intérêt. Au contraire, tout semble présager une session laborieuse et bien remplie, quoique peu mouvementée, une session d'affaires. La partie sérieuse du public peut être certaine qu'elle y trouvera son compte.

Le programme ministériel est assez abondant. Il ne contient rien, cependant, qui ne fût prévu et qui n'eût été annoncé. Les principaux articles ont trait au tarif, qui doit être remanié, au chemin de fer du Pacifique, dont la construction avance rapidement, à la loi de banqueroute, à une refonte de notre système de banques, et à la nomination d'un ministre canadien à Londres. Ce dernier passage est présenté d'une manière toute particulière. C'est au nom de Sa Majesté elle-même que la nomination est proposée, et le gouvernement, parlant par la bouche de son gouverneur-général, laisse clairement entendre qu'il

s'agit d'une modification de notre position dans le sens de la liberté du commerce. On est en droit de considérer ce paragraphe comme annonce officielle à ce sujet et d'en conclure que l'Angleterre va nous admettre à participer à ses traités de commerce. C'est un pas décisif vers l'indépendance commerciale et si les négociations arrivent à bonne fin, ce sera l'événement de la session.

Il est question, secondairement, dans le programme, d'une réforme du service civil, d'un changement dans les lois du revenu de l'intérieur, de modifications aux lois des terres publiques, de la police à cheval du Nord-Ouest, etc.

L'affaire Letellier, simple question d'administration dont il ne pouvait être parlé dans le discours du trône, reviendra sur le tapis. Le gouvernement est tenu de soumettre à la Chambre tous les documents relatifs à la destitution de l'ex-lieutenant-gouverneur. Ce sera la dernière scène de ce drame, et il n'est pas probable qu'elle soit bien agitée.

Sur le terrain politique, les deux partis se retrouvent presque exactement dans la même position. Le cabinet a seulement gagné quelques voix de plus, qui ne paraîtront guère sur le chiffre si fort de sa majorité. Il y a eu une douzaine d'élections partielles, dans lesquelles le gouvernement a entamé les positions de l'ennemi tout en conservant les siennes. Les nouveaux élus ont été présentés dès la première séance; M. Blake était du nombre. On a remarqué qu'il ne s'était pas fait présenter par M. Mackenzie, et qu'il avait pris son siège sur la quatrième rangée de gauche, ce qui fait présumer qu'il n'y a rien de changé dans la *leadership*, et que les deux chefs ne sont pas vis à vis l'un de l'autre sur des termes d'amitié tendre.

Au reste, M. Mackenzie a pris soin, dès les premières séances, de faire disparaître tous les doutes, en s'affirmant comme *leader*, et en se ménageant, dès le second jour, une passe d'armes assez vive avec Sir John Macdonald.

A. GÉLINAS.

ÇA ET LÀ

M. Decelles, de la *Minerve*, est nommé assistant bibliothécaire du parlement fédéral. Il succède à M. A. Gérin-Lajoie qui est mis à la retraite.

Notre jeune et brillant violoniste, M. Desève, s'est fait admirer à Toronto et Hamilton. Le *Globe* et les autres journaux de ces deux villes font les plus grands éloges de son talent.

Les catholiques de Montréal ont fait une magnifique réception à Mgr Fabre à son retour de Rome. Ils seront bientôt appelés à souscrire pour aider l'évêché de Montréal à sortir d'embaras.

L'Eclair est devenu conservateur. Il n'éclairera plus la voie du parti libéral qui sera bientôt plongé dans la plus complète obscurité si ça continue. Le fait est qu'on n'y comprend plus rien. M. Tarte va être obligé de se faire libéral pour empêcher que toute opposition ne disparaisse.

Le peuple ne sait plus que penser de tout cela.

Nous accusons réception du numéro prospectus d'un nouveau journal le *Courrier de Worcester*. MM. Bélanger et Cie., autrefois de Sherbrooke, en sont les éditeurs-proprétaires, et M. L.-C. Bélanger, avocat, s'occupera de la rédaction. Succès au nouveau confrère!

On lit dans le *Courrier de Montréal*:

Nous avons indiqué du doigt le danger qu'il y avait pour nous d'habituer notre jeunesse à compter sur les faveurs de l'Etat pour vivre, au lieu de lui apprendre à compter sur sa propre activité, sur son énergie et sur l'initiative privée. Nous avons mis nos compatriotes en garde contre cet ennemi qui détruit chez nous l'esprit d'entreprise, tend à nous créer une armée de parasistes et de non producteurs, et finira par forcer en quelque sorte nos gouvernants à créer sans cesse de nouvelles sinécures pour satisfaire les exigences toujours croissantes des chercheurs d'emploi.

M. Fabre était heureux d'annoncer, la semaine dernière, dans *l'Événement*, que le gouvernement français allait réduire le droit d'importation sur nos navires de quarante francs par tonneau à deux francs. Les constructeurs de navires et les ouvriers de Québec ont reçu cette nouvelle avec joie. Il y a longtemps qu'on cherche vainement à ouvrir le marché français à nos navires. Les Chambres de France n'ont pas encore parié ni voté, mais M. Fabre croit que le tarif préparé par la commission sera accepté.

Madame Astor avait, à un bal qui vient d'avoir lieu à Washington, une toilette de la valeur de \$800,000. L'écharpe de diamants qu'elle portait, seule, valait \$500,000. Elle était couverte de diamants dont l'éclat éblouissait les yeux. Que de contrastes et d'anomalies dans notre pauvre monde! Quels étranges extrêmes d'opulence et de pauvreté, de jouissance et de douleur! Mais pourquoi paraître étonné? N'a-t-on pas vu dans tous les temps des riches mourir d'avoir trop mangé, pendant que de pauvres malheureux mouraient de faim à côté d'eux? Il est bien évident qu'il y a un péché originel et qu'il y a une autre vie, autrement ce qu'on voit serait bien inexplicable.

M. Devlin, le célèbre avocat criminaliste de Montréal, est mort, la semaine dernière, au Colorado, où il était allé pour rétablir sa santé. M. B. Devlin a été membre du conseil municipal et député de Montréal-Centre aux Communes. Il était âgé de 56 ans.

Il a eu, comme orateur, des succès éclatants, surtout à la cour criminelle.

Il produisait beaucoup d'effet sur les jurés, sur le peuple en général. Les déboires et les malheurs de la vie ne l'ont pas épargné. Il y a quelques années, il perdait dans l'espace de quelques mois son épouse et la moitié de ses enfants. Ces épreuves l'affectèrent profondément.

Tous les jours on a la preuve que notre population ne croit plus à rien et à personne en politique. Il n'est pas un homme, pas une action dont on ne suspecte pas les

motifs. Si quelqu'un se faisait pendre pour le triomphe d'un principe ou d'une idée, nous parions que les gens se demanderaient quel intérêt le fait agir ainsi. Mais comme le manque de confiance est réciproque, il n'en est pas beaucoup qui s'exposeraient, à l'heure qu'il est, à se faire pendre pour le peuple.

Il faut avouer que mourir pour des gens qui rient de soi, est fort désagréable.

C'est la pauvreté qui est la cause de l'abaissement des caractères et des esprits. disait, il y a quelques jours, un homme estimable. C'est vrai, et c'est pourquoi nous avons si souvent prêché la nécessité de travailler à nous enrichir pour conserver dans ce pays notre influence, faire respecter nos croyances religieuses et nationales.

Le meilleur système politique, même au point de vue religieux et national, sera certainement celui qui assurera la prospérité de la province de Québec.

Les élections des officiers de la Saint-Jean-Baptiste de Montréal ont eu lieu la semaine dernière. L'hon. juge Loranger a été élu président et M. S. Pagnuelo et le Dr Lachapelle vice-présidents.

Comme cette année, il n'y aura d'autre célébration de la grande fête nationale que celle de Québec, on a porté plus d'intérêt que de coutume à ces élections, et on y prétend même qu'on y a mis de l'esprit de parti. Ce serait bien déplorable si c'était vrai, car si notre fête nationale a eu tant d'éclat depuis quelques années, c'est grâce à l'habileté, à l'esprit de justice et de conciliation d'hommes impartiaux et dévoués comme M. le Dr Mount. Nous regrettons de ne pas voir le nom de ce monsieur parmi les nouveaux officiers; il y a des hommes qu'on remplace difficilement. Nous regrettons aussi que M. le Dr Lachapelle se soit cru obligé de donner sa démission comme vice-président. Tout cela nous paraît d'un mauvais augure. Toutefois, il est incontestable que sous le rapport du talent et de la position, le choix de l'hon. juge Loranger comme président, et des autres officiers, est excellent, et qu'ils nous feront honneur s'ils vont à Québec.

Une assemblée spéciale doit être convoquée, ces jours-ci, pour prendre en considération l'invitation de la société Saint-Jean-Baptiste de Québec. Quelques personnes se rappelant l'indifférence dont Québec a fait preuve, lors de la grande démonstration de 1874 à Montréal, voudraient qu'on suive son exemple et qu'on lui rende le change, mais le patriotisme l'emportera sans doute sur le ressentiment. L.-O. D.

Les tristes conditions créées à l'Église dans le Brésil, par suite des entreprises criminelles des francs-maçons et de la protection qu'il leur est assurée, ont obligé le Saint-Siège à intervenir directement pour réclamer auprès du gouvernement brésilien la liberté des pasteurs spirituels et des fidèles dans l'exercice du culte catholique. Le cardinal Nina a adressé à cet effet une note très ferme au gouvernement du Brésil et il y a déclaré que le Saint-Siège se verrait obligé de prendre des mesures de plus en plus rigoureuses si un pareil état de choses ne venait pas à cesser.

ÉCHOS

M. Blake a fait un discours assez long, à la séance de vendredi, au sujet du paragraphe de l'adresse relatif au chemin de fer du Pacifique. Il a traité le sujet au point de vue général plutôt qu'au point de vue des partis. Cette parole éloquente et forte a été écoutée avec plaisir. M. Blake se fait entendre dans tous les coins de la salle, et il commande l'attention.

M. Houde a traité d'une manière brillante la question irlandaise, qu'il avait à toucher en proposant l'adresse en réponse au discours du trône. Il a envisagé le sujet de haut et s'est élevé à des considérations d'ordre supérieur sans cesser d'être pratique. Il a fait voir qu'à part la question de charité, qui prime les autres dans le moment actuel, le Canada est directement intéressé à la solution des problèmes qui troublent l'Irlande. Il a fait allusion à l'invasion féniennne. M. Houde était aux Etats-Unis en 1870, non loin de la frontière, et il rendit un service réel au pays en avertissant alors le gouvernement de ce qui se passait du côté de St. Albans. C'est le Canada qui a payé les pots cassés dans cette circonstance, les féniens, qui sont plus à l'aise pour s'organiser aux Etats-Unis, nous ayant fait porter la peine des injustices de l'Angleterre à l'égard de l'Irlande.

Le discours de M. Houde n'a pas été moins brillant dans les autres parties, et le jeune député a été attentivement écouté par toute la Chambre et fréquemment applaudi.

La *Minerve* vient de changer de rédacteur. M. DeCelles, l'habile lieutenant de M. Dansereau, est passé à Ottawa comme assistant-bibliothécaire, en remplacement de M. Gérin-Lajoie, qui a demandé d'être mis à la retraite. On dit que le successeur de M. DeCelles est l'hon. M. de La Bruère, rédacteur-propriétaire du *Courrier de Saint-Hyacinthe*. M. de La Bruère serait devenu en même temps l'un des propriétaires de la *Minerve*.

M. DeCelles avait atteint un degré de force extraordinaire, et M. de La Bruère, dont les qualités comme écrivain et politique sont bien connues, est un des rares journalistes capables de le remplacer en prenant sa place.

M. DeCelles était plutôt fait pour la vie publique, et il n'a pas dû renoncer sans regrets aux rêves d'une légitime ambition pour cette existence éclipsée du fonctionnaire, où il pourra rendre des services, sans doute, mais non les services que ses hautes capacités et sa science politique l'auraient mis en position de rendre sur un autre théâtre. Pour être journaliste comme il l'a été, il faut être plus qu'écrivain, il faut être homme d'Etat, et les hommes d'Etat de cette force ne sont pas assez communs parmi nous pour qu'on les relègue ainsi dans les administrations.

Encore M. Tardivel.

Le chatouilleux critique nous reproche de vouloir lui en remonter sur l'anglais, sa langue maternelle. Nous n'avons jamais eu cette prétention, pas plus que nous n'ambitionnons de lui enseigner le français, notre langue maternelle, à nous. Mais il nous semble utile de mettre à profit de temps à autre les occasions qui se présentent de montrer un critique acerbe en faute. C'est ce que nous avons fait, à propos du mot *écuyer* et du mot *orateur*.

M. Tardivel pose pour la modestie et se déclare prêt à remercier quiconque lui signalera ses erreurs. Cependant, dans la même page qui contient cette humble déclaration, il refuse d'admettre la correction du mot *orateur* comme traduction du mot *speaker*, bien que l'Académie reconnaisse cette traduction. Il déclare avec irrévérence qu'on "ne peut logiquement traduire ainsi *speaker* par "orateur, qui signifie un homme qui fait "un discours." Nous allons lui citer les autorités, et nous le laisserons ensuite se débrouiller avec elles.

Voici d'abord Bescherelle, au mot orateur :

"Orateur.—Se dit en Angleterre, du président de la Chambre des Communes. L'orateur est élu à la pluralité des voix. C'est lui qui expose les affaires."

Littre, maintenant :

"Orateur. 2°. En Angleterre, l'orateur, le président de la Chambre des Communes. Ex : Son major-général (de Cromwell) va droit à l'orateur, et le fait descendre de la chaire avec violence."

Voilà pour l'orateur de la Chambre des Communes. Orateur, comme traduction du mot *speaker*, est ainsi formellement accepté par le dictionnaire. Libre à M. Tardivel de soutenir, après cela, que ce n'est pas logique. C'est son affaire. Qu'il aille le dire à l'Académie.

Nous prendrons la liberté de le référer aussi à cette fontaine, où les savants comme les ignorants ont parfois besoin de puiser, pour qu'il y constate que le mot orateur ne signifie pas exclusivement "un homme qui fait des discours." On appelle orateur, d'après Bescherelle, celui qui compose, qui prononce des discours, des ouvrages d'éloquence. Le mot se dit même, au figuré des choses, comme dans cette phrase de Larochevaucoult : "Les passions sont les seuls orateurs qui persuadent toujours."

M. Tardivel n'a pas voulu accepter davantage nos explications à propos du mot *écuyer*. Pourtant, nous avions encore ici l'autorité pour nous. Mais le savant critique a montré quel cas il fait de l'autorité. Au fond, il n'admet que la sienne propre. Il aurait dû faire meilleur profit de la leçon pleine de bienveillance et de vérité que lui a donnée la *Minerve*. Pas plus que notre confrère montréalais, nous ne contestons les mérites de M. Tardivel. Mais tout ceux qui le lisent sont d'avis qu'il va trop loin, qu'il dépasse le but. Il y a bien assez à reprendre, et matière à exercer le talent et la science d'un critique, dans notre petit monde littéraire, sans vouloir créer des fautes imaginaires pour le simple plaisir de les relever. En voulant forcer la note, on tombe dans la puérilité ; c'est le moyen de perdre tout crédit auprès des lecteurs sérieux.

Ici, par exemple, tout homme modéré admettra que cette charge contre ceux qui emploient le mot *écuyer* et le mot *orateur* comme désignations honorifiques, est injuste et fautive. Nous sommes dans un pays anglais, et il faut en tenir compte. Nous sommes régis par des institutions calquées sur les institutions anglaises, et auxquelles il est impossible d'appliquer les désignations employées en France pour des institutions analogues. Forcément, nous devons traduire, innover même, à moins de vouloir sacrifier entièrement le fond à la forme. M. Tardivel pourrait mentionner nombre de cas où nous abusons de ce privilège, invoqué au nom de la nécessité. Pourquoi ne se borne-t-il à cela, au lieu de chercher à fendre des cheveux en quatre. Il ne gagne que de s'exposer à s'enfermer. Ainsi pour défendre sa théorie au sujet du mot *écuyer*, il s'est rabattu misérablement sur une futilité, pour couvrir sa défaite que, dans tous les cas, le titre d'*écuyer* devait se mettre avant le nom, en français, et non pas après, comme en anglais. C'est encore là une affirmation risquée, qui pourrait mener notre ami un peu loin. S'il est ridicule de placer les trois lettres *Ecr.* après un nom, ce doit être la même chose pour les autres abréviations du même genre, qui se mettent après les noms propres, en France comme en Angleterre, mais plutôt en Angleterre. Et l'on sait qu'il y en a. Nous n'aurions pas besoin de citer.

Deux exemples pour montrer que des titres qui ne sont plus ou n'ont jamais été usités en France, mais qui le sont en Angleterre, ont droit de cité dans notre ancienne mère-patrie et sont reconnus par la langue. Le mot *baronnet* ne signifie quelque chose en français que comme traduction du mot *baronet*. Les mots *compagnon du Bain*, servant à désigner un titre honorifique et très-bien compris en français, n'ont de sens que comme traduc-

tion des mots *Companion of the Bath*. De même pour le mot *écuyer*, traduction d'*Esquire*. On remarquera que ces titres, tels que traduits, se mettent en français après et non avant le nom, pour la raison que c'est ainsi en anglais.

Quelques membres de la Chambre des Communes, sous l'effet sans doute des leçons de style donnée par le *Canadien*, ont commencé à se servir de la locution : *Monsieur le président*, en s'adressant à l'orateur. Ce langage, employé sur la foi de M. Tardivel, est impropre. L'orateur ne préside pas à la manière des présidents français, et le mot *président* ne couvre pas toutes les attributions de sa dignité, sans compter que le dictionnaire enseigne à traduire *speaker* par *orateur* et non par *président*. En outre, les orateurs, dans l'Assemblée française, ne s'adressent pas au président en faisant leurs discours, tandis qu'il est de rigueur pour les membres des Communes de toujours s'adresser à l'orateur.

A. GÉLINAS.

"CHRONIQUE TRIFLUVIENNE"

La *Revue Canadienne* a publié une série d'articles de M. Sulte, sur les trente premières années de l'histoire des Trois-Rivières et on a eu la bonne idée d'en faire un tirage à part qui compose un élégant volume de 240 pages. L'écrivain a fait une œuvre de patience. Son ouvrage est formé de mille et mille petites notes qu'il a réussi à fondre ensemble de manière à leur donner du corps et à en tirer une peinture très vive de la période connue sous le nom de "temps héroïques du Canada." C'est une statue de pierre qui a été sculptée avec la pointe d'une épingle. On ne croirait jamais que celui qui rime des chansons et des couplets si alertes aurait la patience de travailler pendant des années à coudre ensemble des fragments d'histoire et de les faire parler comme il le fait. Il n'est guère possible d'analyser la *Chronique Trifluvienne*. Elle est écrite pour être consultée sur les points qu'elle renferme. Dorénavant, pour étudier les "temps héroïques" ce livre sera indispensable. Nous en détachons le passage suivant qui a une teinte d'actualité :

"Ici se termine l'époque que nous avons essayé de décrire en tant que les faits se rapportent aux Trois-Rivières. Pour le lecteur qui réfléchit sur ces événements déjà si loin de nous, mais qui ont tant marqué dans l'existence de nos pères, il est impossible de refuser à ceux-ci l'admiration que méritent le courage et le patriotisme tout chrétien de ces hommes d'élite. L'esprit se reporte avec jouissance vers leurs entreprises, vers les combats qu'ils soutinrent, vers leur noble détermination de fonder ici son empire français. Comme ces soldats intrépides qui, à l'heure de l'action, se précipitent en avant, le drapeau et le glaive à la main, sans s'occuper s'ils seront suivis ou soutenus par le gros de l'armée, nous les voyons pénétrer dans les forêts du Nouveau-Monde et, en dépit du climat, des Indiens hostiles, et de l'indifférence de la mère-patrie, arracher à la barbarie le sol qui va devenir le berceau de leurs enfants. Avec des éléments en apparence si minces, ils créent sur les bords du Saint-Laurent une nationalité vivace, généreuse et pénétrée de vues élevées qui traversera les âges et se conservera avec son caractère propre, au milieu des races étrangères civilisées comme elle qui viendront plus tard s'asseoir à ses côtés. Il en a été du Canada au 17^{ème} siècle comme de l'Afrique aujourd'hui que l'Europe tente enfin de connaître et de s'approprier. Des peuples féroces et non moins courageux que les Ashantis, les Abyssiniens et les Zoulous, s'opposaient à la conquête de ce pays ; des conditions climatiques, des difficultés inhérentes à la nature même des localités, les embarras d'une vie tout nouvelle étaient autant d'obstacles qui au Canada comme en Afrique à présent, paralysaient l'établissement de la race blanche.

Pourtant cette marche victorieuse de la civilisation fut accomplie ici avec bien moins de ressources que n'en possèdent les pionniers du "continent noir" et c'est ce qui fera toujours l'étonnement des historiens, car plus l'outillage de la civilisation se perfectionne, plus il devient facile de briser les entraves qui s'opposent aux développements de la puissance des fils de Japhet. On ne lira jamais sans émotion le récit des combats et des souffrances supportés par une poignée de colons perdus en quelque sorte au milieu des solitudes qu'ils ont fini par transformer en un beau et vaste pays, le Canada. Le type de cette société de défricheurs, de soldats éprouvés et d'hommes libres se conserve intacte dans leurs descendants et impose à ceux-ci, — car noblesse oblige et bon sang ne peut mentir, — l'obligation de faire entrer dans le domaine de la réalité le rêve généreux que leurs pères formaient pour l'avenir de leur race. Si le destin a voulu qu'un sort inattendu nous fût imposé et qu'au lieu de dominer dans toute l'Amérique du Nord, il ne nous restât qu'une seule province en propre, n'en éprouvons pas de découragement, réparons cette sorte de décadence qu'on ne saurait nous imputer, en tachant de faire honneur au nom français, de raviver les traditions de nos fondateurs, en un mot de faire aimer la patrie."

LE MASSACRE DE LUCAN

Les journaux d'Ontario sont remplis de détails sur le massacre de la famille Donnelly. Il est certain que c'était une terrible famille, redoutée plusieurs lieues à la ronde, se vengeant cruellement de tous ceux qui lui déplaisaient, brûlant leurs granges et leurs moissons, tuant leurs animaux, faisant tout ce que la haine pouvait inspirer. Le père, la mère et les garçons au nombre de quatre ou cinq, étaient tous pareils, capables de tout faire pour se venger. On prétend même que la bonne femme n'était contente de chacun de ses garçons que lorsqu'il avait tué son homme. Arrêtés plusieurs fois pour meurtre, incendiat, vol, etc., ils avaient généralement échappé à la justice et ceux qui avaient eu le malheur de rendre témoignage contre eux avaient subi toutes sortes de mauvais traitements. C'est alors que ceux-ci se réunirent et se formèrent en association pour se protéger, et qu'un jour ils arrivèrent à l'horrible conclusion que le seul moyen d'obtenir la tranquillité était de se débarrasser des Donnelly en les tuant tous. On sait comment ils exécutèrent ce projet criminel. Ils furent sans pitié. Ils n'épargnèrent qu'un petit garçon, l'enfant d'un des voisins, qui par hasard couchait, ce soir là, dans la famille Donnelly. Il se cacha sous le lit et assista à la terrible scène. Il a raconté ce qu'il a vu et entendu, et il a reconnu trois des meurtriers entr'autres le constable Carroll qui entra le premier sous le prétexte d'arrêter l'un des Donnelly et lui mit en effet les menottes aux mains. Alors les autres meurtriers se ruèrent dans la maison et commencèrent le massacre. L'enfant chercha à se sauver au second étage avec la fille Bridget, mais l'un des meurtriers ayant fermé la porte de l'escalier, il revint dans la chambre où il était couché et se cacha sous le lit. Il sortit de là pour se sauver chez le voisin, quand les assassins furent partis après avoir mis le feu à la maison. L'enfant n'a que onze ans, mais il est intelligent. Si son témoignage n'est pas corroboré, on croit que les prisonniers seront acquittés à cause de la bonne réputation dont ils jouissaient et du mauvais caractère des Donnelly.

Le petit garçon dit que Carroll l'a regardé quelques instants. On se demande alors comment il se fait, puisque les assassins ont tué la fille Bridget pour l'empêcher, sans doute, de témoigner contre eux, ils ont laissé vivre le petit garçon.

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désiraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.



FEU BERNARD DEVLIN, EX-DEPUTE DE MONTEAL OUEST



VUE D'UNE CABANE DE PAYSAN IRLANDAIS

NOS GRAVURES

Le lac Beauport

Situé à environ quatre lieues de Québec, ce lac rempli de truites est un des plus beaux paysages du Canada, un objet d'attraction pour les touristes. Plusieurs familles riches de Québec y ont des résidences d'été.

La traverse entre l'île Ronde et Hochelaga en bateaux

Voilà encore une expérience importante. Elle a eu lieu en même temps que celle du chemin de fer sur la glace, et elle a pour but, elle aussi, de résoudre le problème de la communication de la rive nord du fleuve avec la rive sud en hiver. On sait que le grand obstacle à la construction d'un pont reliant les deux rives vient du danger qu'il y aurait à placer des piliers entre Montréal et l'île Sainte-Hélène. Si on pouvait établir qu'en hiver comme en été on peut tenir la navigation libre entre Hochelaga et l'île Ronde, on ferait traverser les chars jusqu'à ce dernier endroit sur des bateaux, et là on les lancerait sur le pont. L'expérience faite est satisfaisante; nous en parlerons plus tard.

Le chemin de fer sur la glace

Nous avons aujourd'hui une gravure représentant les différentes scènes de l'inauguration du chemin de fer sur la glace d'Hochelaga à Longueuil. C'est le 30 janvier que cette inauguration a eu lieu en présence d'un grand nombre de curieux. La locomotive chargée de faire la première épreuve était conduite par M. Beauchamp. Il y avait à bord MM. Coursol, Sénécal, Roberge, capt. St-Louis, J.-B. Renaud et C. A. Dan-ereau. Quand la locomotive partit, il n'en manquait pas qui se demandaient, hochant la tête, si elle arriverait sans accident de l'autre côté du fleuve.

Trois milles sur la glace au-dessus de dix à trente pieds d'eau, entre d'immenses mares, c'était sérieux.

Toutefois, la locomotive opéra l'émouvante traversée au milieu des hurrahs de la foule. M. Sénécal triomphait.

La nouvelle voie ferrée couvre près de trois milles de parcours; elle a été faite d'après toutes les règles de l'art. On y a mis pour \$8,000 à \$10,000 de bois. Après avoir écrasé la glace, on y a placé des traverses variant de 15 à 50 pieds de long; sur ces pièces transversales sont jetées d'énormes poutres longitudinales. C'est sur ces poutres que courent les rails, fixés de la manière ordinaire.

Cette entreprise a pour but de mettre le chemin de fer du nord en communication avec les chemins de fer américains et de permettre à nos hommes d'affaires de continuer durant l'hiver leurs relations commerciales avec les Etats-Unis. On dit que quelques jours après l'inauguration des Américains faisaient des contrats pour cinq à six cents chars de foin.

Il n'y a pas de doute que si on peut éviter les accidents, le nouveau chemin de fer sera très-utile au commerce et à l'agriculture.

Nous publions les portraits de M. L.-A. Sénécal, le père de l'entreprise, et de M. Auguste Laberge, fils, et O. Roberge, ses deux intelligents et habiles associés. Leur succès est un bon point en faveur de nos compatriotes, il prouve que nous avons des hommes d'énergie et d'entreprise.

Magnifiques Robes en Ours. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manchons et les Boas sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manteaux sont en plus grand choix et à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Casques sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Toutes les Pelleteries sont à grand marché chez Chs Desjardins, 637, 639, rue Ste-Catherine. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine, Montréal.

LOUIS XVI AMENÉ DE VERSAILLE A PARIS PAR LA POPULACE

(5 et 6 octobre 1789)

Il y a quatre-vingt-dix ans, une grande effervescence régnait à Paris; depuis la prise de la Bastille (14 juillet), la capitale avait la fièvre; les bruits les plus étranges circulaient; les motions les plus excentriques étaient faites chaque jour; depuis Camille Desmoulin les harangues en plein vent se succédaient au Palais-Royal, et rien ne pouvait calmer cette funeste agitation. Le gouvernement, qui siégeait à Versailles dans la personne du roi et de l'Assemblée nationale, n'était représenté à Paris que par le maire Bailly et la réunion tumultueuse des électeurs parisiens; l'ancienne lieutenance de police et le Châtelet, complètement désorganisés, n'offraient au torrent qu'une digue impuissante. La disette vint encore compliquer une situation déjà si tendue: Paris manquait de pain et l'on disait que Versailles regorgeait de grains et de farines; il n'en fallait pas davantage pour remuer les faubourgs et les lancer sur la ville de Louis XVI.

Une virago, la citoyenne Reine Audu, réunit un groupe de femmes exaspérées par le besoin et les conduisit à Versailles, où elles assiégèrent le château. On connaît les scènes de désordre et les atrocités qui se produisirent sous les yeux mêmes de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Pour y mettre un terme, le débonnaire monarque consentit à venir habiter les Tuileries avec toute sa famille. Un immense convoi se forma, au milieu duquel la voiture royale prit place, et cette cohue se mit en marche dans l'après-midi du 6 octobre. Elle arriva dans la capitale à la nuit close. Voici le récit qu'un témoin oculaire nous a laissé de cette entrée révolutionnaire:

« Un gros détachement de l'armée, des trains d'artillerie, une grande partie des femmes et des hommes armés de piques, la plupart à pied, d'autres dans des fiacres, sur des charrettes ou montés sur des canons, ouvraient la marche. Ils étaient suivis de cinquante à soixante voitures de farines et de blés enlevés à Versailles de différents dépôts. Ces voitures précédaient immédiatement celles de la cour. Un corps nombreux de cavalerie bourgeoise, entremêlée de femmes de députés, de grenadiers, environnaient les carrosses du roi, suivaient pêle-mêle et confonlus, à pied et à cheval, le régiment de Flandres, les dragons, les gardes du corps, les bandits, les cent-suisse. On voyait aussi, autour des chariots de farine, les dames de la halle et leurs robustes écuyers portant de hautes branches de peuplier; c'était l'image d'une forêt d'arbres entremêlés de fusils, de piques, qui paraissait se mouvoir lentement sur Paris pour y verser l'abondance. Tout le cortège remplissait l'air de cris et de chansons. Les femmes qui précédaient la voiture du roi chantaient des airs allégoriques dont elles appliquaient, du geste, les piquantes allusions à la reine; puis, montrant à la multitude qui se pressait autour d'elles, les farines d'une main, le monarque et sa famille de l'autre: *Courage, mes amis, s'écriaient-elles; nous ne manquerons plus de pain; nous vous amenons le boulanger, la boulangère et le petit mitron.* Derrière les voitures quelques gardes du corps humiliés protégés et sauvés, embrassant fraternellement leurs libérateurs, frappaient tous les regards. Le cortège offrait tout à la fois le tableau touchant d'une fête civique et l'effet grotesque d'une saturnale. Le monarque pouvait être pris également pour un père au milieu de ses enfants, ou pour un prince détroné, promené en triomphe au milieu de ses sujets rebelles. »

De l'Hôtel-de-Ville, où il fut harangué par Bailly, maire de Paris, et Moreau de Saint-Méry, président des représentants de la commune, le roi se rendit aux Tuileries, entre une double haie de curieux, après avoir autorisé La Rochefoucauld-Liancourt à déclarer que l'Assemblée viendrait prochainement tenir ses séances à Paris. Dans le palais abandonné de-

puis cinquante-sept ans, rien n'était prêt pour recevoir la famille royale: « Tout y manquait, dit un témoin de cette installation improvisée, lits, tables, chaises, et jusqu'aux objets les plus nécessaires à la vie. On dressa des lits de sangle et l'on passa une mauvaise nuit. »

C'en était fait: le roi et sa famille, prisonniers de la révolution, ne devaient plus échapper à ses formidables étreintes. Après une tentative d'évasion en 1791, le cercle se resserra de plus en plus autour de la demeure royale devenue une bastille. Louis XVI et les siens ne quittèrent les Tuileries que pour aller au Temple et de là, où l'on sait. L.-M. T.

TENTATIVE D'ASSASSINAT SUR UN PRETRE

Les journaux de Londres parlent d'une tentative d'assassinat qui a eu lieu samedi, 19 janvier, dans cette ville, contre un prêtre catholique. Voici ce que dit à ce sujet une correspondance dont les renseignements, accompagnés de quelques détails que donne le journal catholique *The Universe*, nous permettent de raconter exactement ce qui s'est passé.

Il y a à Londres un religieux distingué, le P. Bakanowski, dont tous les amis de la cause polonaise connaissent le nom. Ce samedi là, le P. Bakanowski disait la messe de dix heures à l'église italienne, de Saint-Pierre, à Londres, Hatton Garden; il commençait le *Credo*, lorsqu'on entendit un coup de feu; un homme avait pénétré dans le chœur, au pied de l'autel, et l'arme fumante qu'il tenait disait assez ce qu'il était venu faire à Saint-Pierre.

Le P. Bakanowski, dont la balle avait effleuré une oreille, reconnaissant qu'il avait affaire à un meurtrier déterminé ou à un fou, s'était dirigé vers la sacristie; mais l'homme le poursuivit: il tira trois autres coups sur le prêtre, heureusement sans atteindre sa victime.

Une fois le P. Bakanowski enfermé dans la sacristie, le malfaiteur revint vers l'autel, renversa, brisa et déchira tout ce qui était sur l'autel, les linges sacrés, le calice et les chandeliers; puis il ouvrit le tabernacle, porta une main sacrilège sur les vases saints et les hosties consacrées qu'il répandit sur l'autel. Cela fini, il voulut, au moyen des bougies allumées, mettre le feu à l'autel qui était en partie enflammé.

Les fidèles, consternés, n'avaient pas su faire un mouvement, et le sacrilège eût sans doute réussi à tout incendier, si un prêtre de la paroisse, M. l'abbé Arkell, n'était intervenu et ne l'avait, à l'aide d'un Irlandais, arrêté et solidement maintenu.

La sacrilège a été dûment remis à la police; il a refusé de répondre lors de la première enquête, en disant qu'il ne savait pas assez bien l'anglais. C'est un ouvrier allemand du nom de Alexandre Scossha, et qui à l'âge de 25 ans, est déjà un socialiste notoire.

Le correspondant qui l'a vu assure qu'il n'est pas fou.

Quant au P. Bakanowski, c'est un miracle qu'il ait échappé sans blessures à la fureur de l'assassin, qui a tiré de si près, que la bourre du revolver a mis le feu aux linges de l'autel.

LE SALON DE MADAME DE RÉCAMIER

M. Taine, faisant l'éloge de M. de Lomenie, ne pouvait manquer l'occasion de parler de ce célèbre salon dans lequel ont passé tant d'illustrations.

La maîtresse de la maison avait soixante ans passés; depuis quinze ans, ses cheveux avaient blanchi; elle devenait aveugle. Mais, jusqu'à cinquante ans, elle avait été la plus belle personne du siècle; sa grâce était encore la même, et sa pureté n'avait jamais été ternie par l'ombre d'un soupçon. Il y avait des douceurs pénétrantes dans sa bonté toujours prête, et la finesse de son tact n'avait d'égale que la pureté de ses sentiments. Sous tous les régimes elle avait servi les vaincus; sous aucun régime elle n'avait flatté les vainqueurs. Elle avait été fidèle à ses amis

jusqu'à se faire exiler par le premier Napoléon; plus tard, quand le prince qui devint Napoléon III fut prisonnier d'Etat, elle lui rendait visite à la Conciergerie. Maintenant, elle dépensait les dernières années de sa vie à consoler ou distraire M. de Châteaubriand attristé, malade et vieilli.

De la plus haute opulence, elle était tombée dans la médiocrité étroite sans cesser de sourire, et, pour retenir ou attirer autour d'elle l'élite de la société polie, ce sourire suffisait; quand on l'avait vu une fois, on voulait la revoir toujours. L'humanité n'est pas toujours si égoïste ni aussi grossière qu'on le suppose; un instinct secret la porte vers les figures idéales: quand elle croit en apercevoir une, elle tombe à genoux. Le politique est alors tout surpris d'oublier son ambition, l'homme de lettres son amour-propre, l'homme d'affaires ses intérêts; l'abnégation ne lui coûte plus, il sent tressailler en lui un poète et un chevalier, il est heureux de se dévouer, il a les sentiments de Dante et de Pétrarque.

Autour de Mme Récamier, ces sentiments étaient ordinaires; M. de Lomenie a été un exemple qui est touchant. Il y avait au ministère des finances un vieux chef de bureau, silencieux, brusque et parfois même un peu bourru, parent de Mme de Récamier; introduit dans le salon dès sa première jeunesse, il avait pour elle une sorte de culte; afin de la quitter le moins possible, il s'était logé juste en face, rue de Sèvres; quand il ne la voyait pas, il voyait du moins ses fenêtres. Pendant trente ans, le grand intérêt de sa vie fut de venir savoir chaque matin si elle était gaie ou triste, de faire des courses pour elle dans la journée, et de dîner à sa table le soir. Elle perdait la vue et n'avait pas de lecture; il s'offrit, fut accepté. Les premières séances furent pénibles; son accent était à la fois empâté et saccadé; il lisait avec une telle volubilité, qu'on le suivait très-difficilement. Cependant, pour ne pas lui faire de peine, Mme Récamier faisait mine de le comprendre, et persistait à l'écouter.

Au bout de quelques semaines, on découvrit avec étonnement que son débit s'était ralenti, que ses vices de prononciation avaient disparu, qu'il lisait mieux, puisqu'il lisait bien. Sans que personne ne l'eût averti, éclairé par son cœur encore plus que par son esprit, il avait reconnu son insuffisance; le vieillard de soixante-dix ans s'était remis à l'école; tous les jours, de grand matin, il allait en secret chez un professeur de lecture, puis, au retour, il s'exerçait chez lui pendant plusieurs heures; c'est ainsi qu'à force de travail il avait vaincu la plus tenace des habitudes, un défaut physique et contracté par la pratique de toute sa vie.

Mères! Mères!! Mères!!!

Etes-vous troublées dans votre repos, la nuit, par les cris de votre enfant en proie aux douleurs de la dentition? Si tel est le cas, achetez sans délai une fiole de SIROP CALMAN DE MADAME WINSLOW. Ce sirop soulagera immédiatement le pauvre petit malade, soyez en certaines: il n'y a pas à le nier. De toutes les mères qui ont pu en faire l'épreuve sur leurs enfants, il n'y en a pas une qui ne vous dise que ce sirop leur a été très utile, leur donne le soulagement et la santé, et procure le repos à la mère. Il agit d'une manière magique. Il est d'un emploi très sûr dans tous les cas et agréable à prendre; c'est la prescription d'une des plus anciennes et célèbres femmes médecins et nourrices des Etats-Unis. Chaque fiole est accompagnée de directions complètes. Aucun n'est véritable sans la *fac simile* de CURNIS et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les marchands de médecines patentées. Prix: 25 la fiole. — Défié-vous des imitations.

La Panacée Domestique de Brown

Est la destructrice des maladies la plus efficace dans le monde. Elle ravivra le plus sûrement le sang, qu'elle soit appliquée d'une manière interne ou externe, et par là apaisera la douleur d'une manière plus certaine que tout autre calmant, que cette douleur soit chronique ou aiguë. La force de ce remède est garantie double de celle de toute autre préparation semblable. La Panacée guérit les douleurs du côté, du dos ou des intestins, les maux de gorge, le rhumatisme, le mal de dents et toutes les douleurs. C'est le grand calmant de la douleur. « La Panacée Domestique de Brown » devrait se trouver dans toutes les familles. Une cuillerée de la Panacée dans un verre d'eau chaude (sucré si on le préfère), prise au moment de se coucher, fera disparaître le rhume. 25 cents la bouteille.

Bien des maladies

Qui, surtout chez les enfants, sont attribuées à d'autres causes, sont occasionnées par les vers. Le Confit au Vermifuge de Brown, ou les Pastilles pour les Vers, tout en étant d'une grande efficacité pour les vers, ne peuvent altérer la constitution de l'enfant le plus délicat. Cette combinaison inestimable a été exprimée avec le plus grand succès par les médecins, et reconnue comme absolument sûre pour la destruction des vers, qui font tant de ravages chez les enfants. 25 cents la boîte.

LES MIETTES DE L'HISTOIRE

Vous m'envoyez un vieux papier
Qui date du siècle dernier
Et dont le texte est de l'histoire.
" Il s'en allait me dites-vous,
" Périr au panier, aux égouts,
" Comme un obscur et plat grimoire."

Vous l'avez sauré du néant
Il va revivre maintenant :
Dans mon livre il aura sa page,
Le lecteur se demandera
Par quel hasard, et cætera,
J'ai pu composer ce passage.

Merci, vous qui savez m'aider,
Car je ne saurais commander
Ni les hommes ni la matière
Où je trouve je prends mon bien—
C'est un fade et si lent moyen
Que j'y donne ma vie entière.

Si l'amour de notre passé
N'était quasi tout effacé,
Comme on se plairait à me rendre
Ces contrats tombés dans un coin
Qui périssent faute de soin
Et qui peuvent tant nous apprendre !

Vieux papiers, sales, déchirés,
Mémoires jaunés, délabrés,
Journaux en loques, paperasses,
Vous en savez plus long, souvent,
Que ne peut en dire un savant
Lorsqu'il n'a pas suivi vos traces.

Un rien est quelquefois la clé
D'un fait, d'un acte révélé
Par l'étude et la patience.
On reconstruit un monde ancien
En y mettant chacun du sien,
Et tout cela, c'est la science.

Ouvrez-moi vos poudreux dossiers :
Prêtez vos antiques papiers :
Nous les ferons parler ensemble.
Puis, un jour, vous les reverrez,
Complets, rajournés, admirés—
Il le méritent, ce me semble !

BENJAMIN SULTE.

Le *Courrier de l'Illinois* publie les
plaintes d'une femme contre le tabac et
les fumeurs.

Cette femme est raisonnable, elle per-
met bien à un homme de fumer une pipe
ou un cigare après son dîner ou son sou-
per pendant qu'il se repose et fait la di-
gestion, mais elle proteste contre les abus
du tabac.

Grâce à Nicot, dit-elle, l'âge du roman et
des rêveries amoureuses se trouve être celui
de la première pipe ou du premier cigare.
Que se passe-t-il chez nos adolescents ?
Tenez pour certain que 80 sur 100 trou-
veront plus agréable et plus facile de s'en-
fermer dans leur chambre avec leur ou-
tillage de fumeur, que de demeurer au sa-
lon avec leur mère, leurs sœurs et les
jeunes amies de ces dernières. Ils ne
flirteront pas, non, certainement ! Car les
femmes qui se respectent n'autorisent per-
sonne à brûler à leurs pieds l'encens de
l'admiration mêlé aux nuages du tabac.
En revanche, les femmes qui laissent fu-
mer près d'elles sont sur ce point d'une
indulgence parfaite. On fume auprès
d'elles et cela dans les attitudes d'un dé-
braillé complet ; on ne fait ni romans, ni
romances et on manque à presque toutes
les bienséances.

Le mari fumeur est le fléau du foyer.
S'il est riche, la mauvaise société aura ses
préférences. Que sa fortune soit mo-
deste, une foule de choses utiles manque-
ront à son ménage. Vous chercherez
vainement dans son cabinet un livre inté-
ressant, un journal instructif. Tout cela
coûterait de l'argent qui se porte... chez
le marchand de tabac.

Pour la mère de famille pauvre, le ta-
bac est l'instrument d'une férocité sans
colère, mais inexorable et ininterrompue.
C'est le loyer de la chambre, le lait du
dernier né, le pain de chaque jour, qui
passent, en fumée, par l'étroit tuyau de la
pipe du chef de la communauté.

Ainsi, jeunes filles, jeunes femmes,
mères de famille, riches ou pauvres, toutes
les femmes, nous sommes victimes du
tabac. Que la santé du fumeur soit com-
promise, que ses facultés s'oblitérent tous
les jours, il peut nous répondre : " Ça me
regarde," mais que nous acceptions les
conséquences de cette funeste habitude,
ce serait oublier ce que nous *valons*, faire
trop bénévolement foin de nos droits, de
nos devoirs.

LETTE MENAÇANTE

Voici le texte d'une lettre posée, sans
qu'on ait su de quelle façon, sur le bu-
reau du czar, dans sa chambre à coucher,
bien en évidence, sans doute par quelque
Nihiliste :

A ALEXANDRE II, EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES.

Majesté !

Voilà la cinquième fois que le sort te préserve
des coups de la justice. Ce furent cinq arrêts
dictés par la loi humaine, loi que tu ne recon-
nais point. Tu connais notre force et notre vo-
lonté : prends garde au sixième arrêt !

Veux-tu être un grand monarque ? Veux-tu
que tous les peuples russes t'acclament et te re-
connaissent comme leur père ? Veux-tu que ceux
qui frappent aujourd'hui, de justiciers devien-
nent apôtres ? Eh bien, de tyran fais-toi homme
et rend aux hommes ce qui leur est dû de par la
loi de la nature : LA LIBERTÉ.

Ce n'est point à ta personne que nous en vou-
lons, c'est au principe.

Tant que cette idée sera le fil conducteur de
tes actes, nos jugements seront toujours les
mêmes. Sauvé aujourd'hui, tu périras demain.

Ni la mort ni la persécution n'arrêteront notre
bras. Tu as la force brutale ; nous avons la
force morale. Nous avons juré de vaincre, et
nous devons remporter la victoire.

Les premiers apôtres du Christianisme pé-
rirent sur le bûcher ; leur supplice fut la cause
de la ruine de Rome.

Prends garde et songe !

Signé : LE COMITÉ GOUVERNANT.

LE BAL DE L'ELYSÉE

Le bal donné par le président de la
République à l'Élysée était très brillant
et très animé. Au moins six mille cartes
d'invitation avaient été envoyées. Les
principaux officiers de la garnison de
Paris assistaient à ce bal auquel le corps
diplomatique était largement représenté.
On remarquait à cette soirée, la reine Isa-
belle, le duc d'Aumale, le prince Orloff,
le baron Haussman et plusieurs person-
nages considérables. On peut sans crainte
affirmer que cette soirée est une des plus
gaies que Paris ait jamais vues. Mme
Grévy portait une robe de satin noir garni
de délicate et riche dentelle blanche et de
roses de différentes nuances. Une jeune
Américaine d'une distinction et d'une
beauté rares a attiré tous les regards. Elle
était habillée en Diane chasseresse et por-
tait dans les cheveux un superbe crois-
sant de diamants.

EMPLOI DU SEL EN AGRICULTURE

Le sel peut s'employer comme engrais
sur les terres arables. Il réveille la ferti-
lité des terres incultes. Il peut servir à
prévenir la carie des blés. Il préserve les
semences des attaques des insectes. Il fa-
vorise la végétation des plantes oléagi-
neuses. Il augmente le produit des prai-
ries. Il corrige les foins ou améliore leurs
qualités. Il rend plus nourrissants les
fourrages grossiers, et les fourrages hu-
mides moins nuisibles. Il entretient la
santé du bétail ou le préserve des diverses
maladies ; enfin, il peut prévenir la rouille
du blé.—G. des C.

Manufactures de Cotons d'Hochelega, Cornwall et Valleyfield

C'est avec plaisir que nous annonçons à nos
pratiques et au public en général que, en notre
qualité d'importateurs et d'agents de maisons
Européennes, nous avons pu enfin compléter
avec les trois manufactures mentionnées plus
haut, des arrangements qui vont nous permettre
d'acheter leurs cotons au même prix que les
marchands ne gros.

Nous serons en conséquence capables de
vendre ces cotons à 15 par 100 de moins que
partout ailleurs dans le détail, et même à 5 par
100 de moins que les marchands de gros, parce
que nous les payons le même prix qu'eux et que
nos dépenses sont de moitié moins fortes que les
leurs.

Comme le temps de faire des achats de cotons
dans les familles est à peu près arrivé, nous vous
invitons à nous faire une visite avant d'aller ail-
leurs. Et nous sommes certains que vous serez
satisfaits en tout point sur ce qui est dit plus
haut.

DUPUIS FRERES.

No. 605, rue Ste-Catherine, coin de
la rue Amherst, aux deux boules
noires, Montreal.

CHOSSES ET AUTRES

Astor possède à lui seul 3,400 maisons
dans la ville de New-York, sans compter
ses magasins et autres bâtisses.

La propriété taxable possédée par les
nègres de la Georgie est évaluée à \$5,182.
Quatre nègres de l'Etat valent plus de
dix mille dollars chacun.

Mme Durtinger, de Memphis, fut pi-
quée au cou par une araignée noire. Son
cou s'enfla et elle mourut au bout de
quelques heures.

Vingt-cinq mille enfants ont trouvé un
refuge dans la maison d'Industrie de Five
Points, à New-York, depuis sa fondation
il y a vingt ans.

On estime qu'il y avait 36 millions de
moutons aux Etats-Unis en 1878, les-
quels ont produit un total de 210 millions
de livres de laine.

Des milliers de tonneaux de fromage
Limberger sont fabriqués à New-York et
dans le Wisconsin pour environ de la
moitié de ce que coûte l'article importé.

Une dépêche de Calcutta dit que Mo-
hammed Jan a réussi, croit-on, à intercep-
ter les secours expédiés aux forces an-
glaises à Caboul, et qu'on s'attend à des
troubles considérables.

Herr Palisa a découvert le 6 février,
étant à Pola, une planète de 12^{me} gran-
deur, de 10 h. 23 m. d'ascension droite,
et 8 degrés 31 m. de déclinaison au
nord.

Les chefs Hurons sont allés à Spencer
Wood, rendre visite à Son Excellence le
lieutenant-gouverneur, M. Robitaille, et
lui ont présenté une adresse. Ils ont été
reçus avec la courtoisie parfaite qui dis-
tingue le représentant de Sa Majesté dans
la province de Québec.

Tilden, le fameux Tilden, depuis long-
temps sur la liste des vieux garçons, et
que l'on croyait à jamais condamné au cé-
libat, comme il l'est probablement au
veuvage de la présidence qu'il a perdue,
est, dit-on, à la veille de se marier. Sa
fiancée est une demoiselle Rauck, jeune
fille très accomplie, dont il a fait connais-
sance, il y a plus de trois ans, au cente-
naire de Philadelphie.

Le *Pall Mall Gazette* de Londres, par-
lant des attaques de folie que le czar
Alexandre vient de ressentir, rappelle que
le roi Ferdinand II, de Naples, mort en
1859, succomba aux suites du choc ner-
veux que lui avait fait éprouver trois ans
auparavant la tentative de meurtre com-
mis sur sa personne par le régicide Mi-
lano.

Le *Soir* annonce que le général Deburg,
commandant de la 16^{me} brigade d'infan-
terie allemande, a été nommé chef de l'é-
tat-major du 15^{me} corps d'armée, station-
né aujourd'hui à Strasbourg.

Ce journal ajoute que cette nomination
est très significative, parce que le général
Deburg connaît en détail tout ce qui se
rattache à l'armée française.

Une forte tempête s'est abattue sur la
côte occidentale de l'Angleterre dimanche,
le 8 courant, et a causé de grands dégâts.
On croit que plusieurs vaisseaux ont péri.

Le steamer *Chimborazo*, qui était parti
de Liverpool pour l'Australie ces jours
derniers, a été obligé de relâcher à Ply-
mouth. Cinq hommes de l'équipage ont
été emportés à la mer et plusieurs ont été
blessés.

On rapporte une bien curieuse affaire
arrivée à Enfield, Mass., la semaine der-
nière. Un individu qui jouissait d'une
santé excellente s'est mis dans la tête un
soir qu'il allait mourir. Les membres de
la famille ridiculisèrent cette idée, mais il
déclara énergiquement que c'était bien le

cas, mit sa toilette des dimanches, prit le
lit et mourut en effet au bout d'une heure,
portant son chapeau de soie et ses bottes
au moment d'expirer.

Un vieillard de 83 ans du nom de Jean
Letellier, demeurant à Saint-Pierre d'En-
tremond est mort ces jours derniers d'une
façon bien pénible. Une jeune fille qui
demeurait dans la maison fut glacée d'é-
pouvante en le trouvant sans vie, la tête
à moitié dévorée par un gros chat qui s'a-
charnait sur le cadavre. Il fallut em-
ployer le bâton pour chasser cet animal
qui ne voulait à aucun prix abandonner
les restes du malheureux vieillard.

Les Canadiens de Central Falls, R. I.,
ont fondé une association Saint-Jean-
Baptiste dont voici la liste des premiers
officiers :

Président : A.-Z. Falcon ; vice-prési-
dent : Vilbon Monast ; secrétaire-archi-
viste : L.-B. Ponton ; assistant-sec.-arch. :
Théodore Marotte ; sec.-cor. : J.-D. Osti-
gny ; sec.-financier : Frédéric Alix ; sec.-
trés. : Joël Choquette ; com.-ord. : Nar-
cisse Ruisseau.

Directeurs : Toussaint Perrault, Louis
Maynard, Joseph Poliquin.

Julius Radke, de Dayton, Ohio, qui n'a
d'humain que le nom, vient d'être arrêté
comme accusé d'avoir assassiné son enfant
de quatre mois. Il paraît que, rentrant
chez lui sous l'influence d'une ivresse bes-
tiale, il a violemment jeté le baby sur le
plancher et l'a ensuite fait voler à diverses
reprises d'un bout à l'autre de la chambre
à coups de pieds. Les détails de ce crime
in vraisemblable ont été révélés par son
seul témoin, un autre enfant de six ans.

VARIÉTÉS

Craignant d'être plaisanté, comme le sont
d'ordinaire les chasseurs dont la gibecière est
vide, un mari acheta au marché un canard ma-
gnifique, mais un peu trop faisandé.

— Mon ami, lui dit sa femme en flairant la
bête, voilà un canard que tu as bien fait de tuer
aujourd'hui : il était temps.

* *

Chez un usurier :

— A quel taux consentez-vous à me prêter ces
mille francs ?

— A mon taux ordinaire... 9 pour cent.

— Comment, 9 pour cent, mais vous n'avez
donc pas peur de la police ?

— Peuh !...

— Vous ne craignez donc pas le mépris de vos
concitoyens ?

— Non.

— Vous ne redoutez pas la justice de Dieu ?

— Dieu ! mais d'en haut il le verra à l'envers
et prendra le 9 pour un 6.

* *

Mme de C... passait, avec sa sœur dans une
rue déserte.

Un malheureux s'approche d'elle et lui dit,
avec un accent étranger très prononcé :

— Ma bonne dame, je n'ai pas mangé depuis
deux jours.

Mme de C... lui fait une large aumône.

— Mais, ma chère, dit la sœur, ce mendiant
est un allemand.

— Que veux-tu, répond Mme de C..., je ne
lui ai pas demandé dans quelle langue il mou-
rait de faim.

PLUS DE TEMPS DE GENE

Si vous voulez cesser de tant dépenser pour
beaux habillements et riche nourriture, vous
contenter d'une bonne et saine nourriture, et de
bons vêtements à meilleur marché ; vous pro-
curer plus des choses indispensables et absolu-
ment nécessaires à la vie en général, et particu-
lièrement cesser de requérir les services si
dispendieux des charlatans ou de faire un
si grand usage de ces médecines sans valeur
qui ne vous font que du mal, mais placent votre
confiance dans ce remède simple et pur, les
Amers de Houblon, — qui guérissent toujours et
ne coûtent qu'une bagatelle, — vous verriez des
temps meilleurs tout en jouissant d'une bonne
santé. Voir une autre colonne.

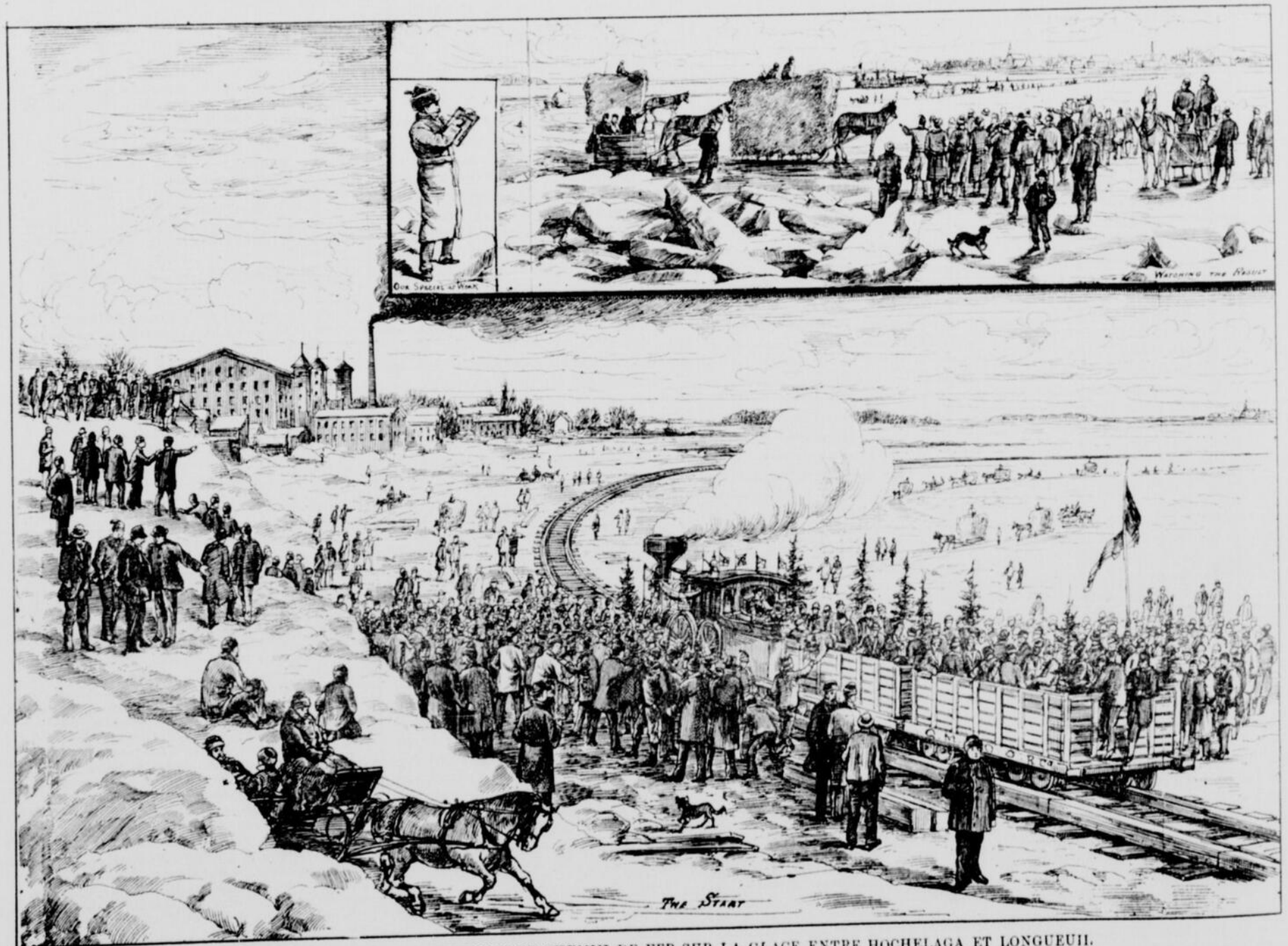
AVIS POUR LES FÊTES. — Si vous voulez
faire de jolies étrennes n'oubliez pas de faire une
visite au magasin de Madame P. BENOIT, 324,
rue Ste-Catherine, vous y trouverez un beau
choix de catins et de jonets d'enfants de tous
genre et de toutes espèces, au prix du gros, et
un grand assortiment de marchandises de goûts :

CHAPEAUX, PLUMES, FLEURS ET RUBAN.

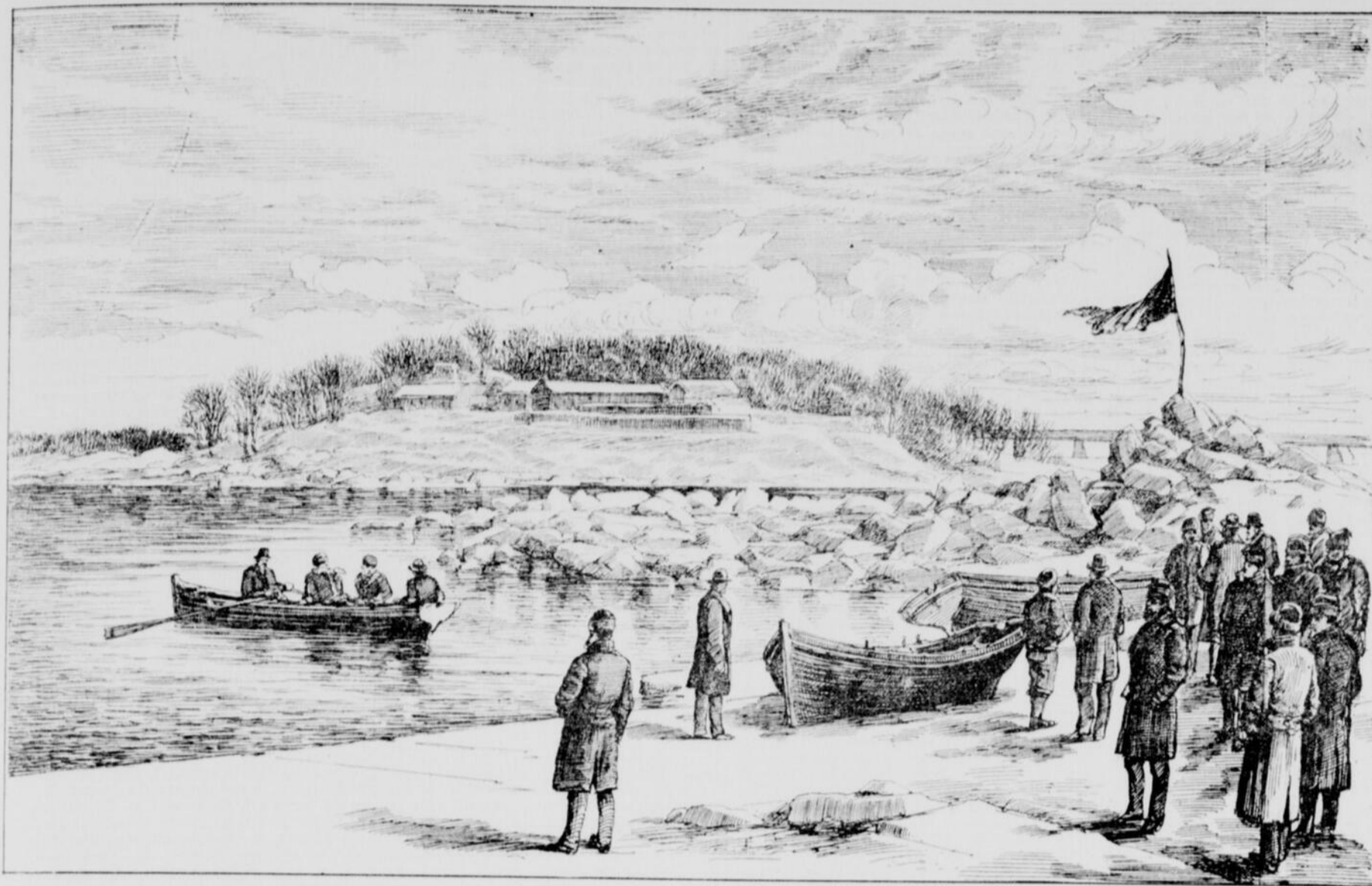
On y fait les robes et manteaux avec élégance et
sans délais. Rappelez-vous Madame P. BE-
NOIT, 324, rue Ste-Catherine, entre les rues
Sanguinet et St-Denis.



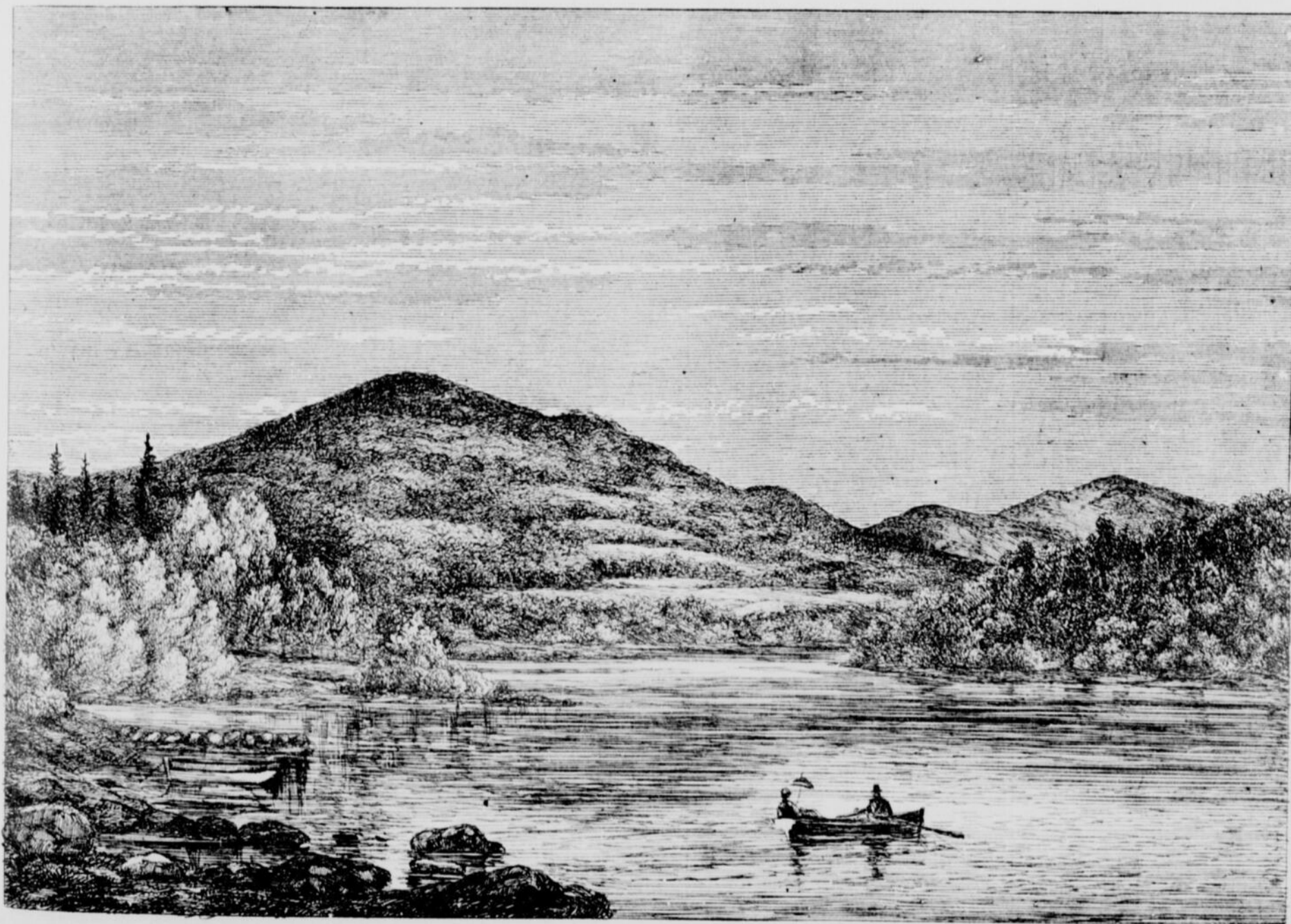
LES PROMOTEURS DU CHEMIN DE FER SUR LA GLACE



VUE GÉNÉRALE DE L'OUVERTURE DE CHEMIN DE FER SUR LA GLACE ENTRE HOCHELAGA ET LONGUEUIL.



MONTREAL—LA TRAVERSE D'HIVER EN BATEAUX ENTRE L'ISLE RONDE ET HOHELAGA



LE LAC BEAUPORT

UN COMBAT AVEC MA MUSE

Le beau travail de la pensée
Parfois fatigüe mon esprit.
Quand penche ma tête cassée,
Ma muse est là qui me sourit.
Mais se voyant hors de la place
L'espiègle sans cesse m'agace
Et se moque de mon repos.
Mon indifférence l'irrite ;
Déjà dans l'ombre elle médite
Contre moi les plus noirs complots.

Pour faire un véritable siège
Elle va chercher du secours
Et revient avec son cortège,
Doux pensers, souvenirs, amours.
D'abord joyeuses et pareilles
A de bruyants essais d'abeilles
Qui s'échappent de leur prison,
Arrivent de belles pensées,
Complices à l'assaut lancées
Pour me faire perdre la raison.

Avec courage je tiens ferme
Contre l'aimable régiment ;
Longtemps mon oreille se ferme
A ce joyeux bourdonnement.
Mais un autre renfort arrive !
Allons, soyons sur le qui vive !
Voici venir les gais amours.
Tirailleurs aux superbes poses,
Ils me décochent leurs traits roses...
Et leurs carquois en ont toujours !

Je tiens bon ! ma muse perfide,
Désirant sans doute en finir,
Commaude, d'un geste rapide,
A mon plus joyeux souvenir !
Pendant quelque temps je résiste,
Plus ma muse méchante insiste
Moins mon esprit semble lutter.
Le combat se poursuit sans trêve...
Le souvenir, hélas ! m'achève.
La place est prise ! Il faut chanter.

Alors dans mon cerveau bourdonne
Longtemps l'étrange bataillon,
Comme dans le clocher quand sonne
Un assourdissant carillon.
Ma lyre, pour vider la place
Et reposer ma tête lasse
Aux souvenirs donne congé ;
Pensers, amours suivent bien vite
Et grâce à cinq strophes sans suite
Voilà mon esprit soulagé !

M. J.-A. POISSON.

Artabaska, janvier 1880.

LE

MEDECIN DU VILLAGE

(Suite)

Mme Meredith fut transportée chez elle, et elle resta plusieurs heures sans connaissance sur son lit. Je sentais que c'était à la fois un devoir et une cruauté de lui prodiguer les secours de mon art pour la rappeler à la vie. Je redoutais les scènes déchirantes qui allaient succéder à cet état d'immobilité ; je demeurais penché vers cette pauvre femme, baignant ses tempes d'eau fraîche et épiant avec anxiété le triste et cependant l'heureux moment où je verrais le souffle de la respiration s'échapper de ses lèvres. Je m'étais trompé dans mes prévisions, car je n'avais jamais vu un grand malheur. Eva entra ouvrit les yeux, puis les referma aussitôt ; aucune larme ne souleva ses paupières pour glisser sur ses joues. Elle resta glacée, immobile, silencieuse, et, si ce n'eût été le cœur qui avait recommencé à battre sous ma main, j'aurais pu la croire morte. Qu'il est triste de se trouver témoin d'une douleur que l'on sent au-dessus de toute consolation ! Je me disais que me taire semblait manquer de pitié pour cette malheureuse femme, que parler pour consoler semblait ne pas assez reconnaître la grandeur du malheur. Moi qui n'avais pu rien trouver à dire pour calmer une inquiétude, pouvais je espérer être plus éloquent en face d'une pareille souffrance ! Je pris le parti le plus sûr, celui d'un silence complet. Je restai là, me disais-je, je soignerai le mal physique, ainsi que cela est mon devoir, puis, je me tiendrai immobile auprès d'elle, comme un chien dévoué se couche à ses pieds. Une fois ma résolution prise, je fus plus calme ; je la laissai vivre d'une vie qui ressemblait à une mort. Au bout de quelques heures pourtant, j'approchai des lèvres de Mme Meredith une cuillerée de potion que j'avais jugée nécessaire. Eva tourna lentement la tête du côté opposé et resta appuyée loin de la main qui lui présentait le breuvage. Quelques instants après, je revins à la charge.

— Buvez, madame, lui dis-je.
Et de la cuillerée j'effleurai doucement ses lèvres : ses lèvres restèrent fermées.
— Madame, votre enfant ! repris-je à demi-voix.

Eva ouvrit les yeux, se souleva péniblement, s'appuya sur son coude, se pencha vers la boîte que je lui présentais, la prit ; puis elle tomba sur son oreiller :

— Il faut que j'attende qu'une autre vie soit séparée de la mienne ! murmura-t-elle.

Depuis lors, Mme Meredith ne parla plus, mais elle obéit machinalement à toutes mes prescriptions. Etendue sur son lit de douleur, elle semblait éternellement dormir ; mais à quel moment que ce fût, quand de ma voix la plus basse je lui disais : "Soulez-vous, buvez ceci," elle obéissait au premier mot ; ce qui me prouvait que l'âme veillait dans ce corps immobile sans trouver un seul instant d'oubli et de repos.

Je fus seul à m'occuper des funérailles de William. On ne sut jamais rien de positif sur la cause de sa mort. On ne trouva pas sur lui l'argent qu'il devait rapporter de la ville ; peut-être avait-il été volé et assassiné, peut-être cet argent, donné en billets, s'était-il échappé de sa poche au moment d'une chute du cheval. Et comme on ne pensa que fort tard à essayer de le retrouver, il n'était pas impossible que la pluie de la nuit l'eût fait disparaître dans la terre fangeuse et les herbes humides. On fit quelques perquisitions qui n'eurent aucun résultat, et bientôt on cessa toute recherche à cet égard. J'avais essayé de savoir d'Eva Meredith s'il n'y avait pas quelques lettres à écrire pour prévenir sa famille ou celle de son mari. Je pus difficilement lui arracher une réponse. Enfin je parvins à comprendre qu'il fallait seulement prévenir leur homme d'affaires, qu'il ferait ce qu'il était convenable de faire. J'espérais donc que, d'Angleterre du moins, il arriverait quelques nouvelles qui décideraient de l'avenir de cette pauvre femme ; mais non, les jours succédèrent aux jours, et personne sur la terre ne sembla savoir que la veuve de William Meredith vivait dans un isolement complet au milieu d'un pauvre village. Plus tard, pour essayer de rappeler Eva au sentiment de l'existence, j'avais désiré qu'elle se levât. Le lendemain du jour où je donnai ce conseil, je la trouvai debout, vêtue de noir : c'était l'ombre de la belle Eva Meredith. Ses cheveux étaient séparés en bandeaux sur son front pâle. Elle était assise près d'une fenêtre, et restait immobile comme elle l'avait été dans son lit.

Ce fut ainsi que je passai en silence de longues soirées auprès d'elle. Je prenais un livre par contenance. Chaque jour, en l'abordant, je lui disais quelques paroles de pitié et de dévouement. Elle me répondait par un regard qui me disait merci ; puis nous demeurions sans parler. J'attendais qu'une occasion se présentât pour essayer d'échanger avec elle quelques pensées ; mais ma gaucherie et mon respect pour son malheur ne savaient pas la faire naître ou la laisser passer. Je m'accoutumais peu à peu à cette absence de son discours, à ce recueillement, et puis, qu'aurais-je dit ? L'important était qu'elle sût qu'elle n'était pas absolument seule dans ce monde ; et, tout obscur que fût l'appui qui lui restait, c'était quelqu'un enfin. Je n'allais la voir que pour lui dire par ma présence :

— Je suis là.

Ce fut une étrange phase de ma vie ; elle eut une grande influence sur le reste de ma destinée. Si je n'avais pas témoigné tant de regrets de voir disparaître la maison blanche, je passerais rapidement à la conclusion de ce récit ; mais vous avez voulu savoir pourquoi cette maison était pour moi un lieu consacré, il faut donc que je vous dise ce que j'ai pensé, ce que j'ai senti sous son humble toit. Pardonnez-moi, mesdames, quelques paroles sérieuses. Cela ne va pas mal à la jeunesse d'être un peu attristée ; elle a tant de temps devant elle pour rire et pour oublier.

Fils d'un paysan enrichi, j'avais été envoyé à Paris pour achever mes études. Pendant les quatre années passées dans cette grande ville, j'avais conservé la gaucherie de mes manières, la simplicité de mon langage ; mais j'avais rapidement perdu la naïveté de mes sentiments. Je revins dans ces montagnes presque savant, mais presque incrédule à tout ce qui fait qu'on vit paisible sous un toit de chaume auprès de sa femme et de ses enfants, sans détourner les yeux des croix du cimetière que l'on voit du seuil de sa demeure.

Quand Eva Meredith était heureuse, son bonheur m'avait déjà donné d'utiles leçons. "Ils m'ont trompé, là-bas," me disais-je ; il y a des cœurs vrais, il y a des âmes innocentes comme des âmes d'enfants. Le plaisir d'un instant n'est pas tout dans la vie. Il existe des sentiments qui ne finissent pas avec la fin de l'année. On peut s'aimer longtemps, toujours peut-être.

En contemplant l'amour de William et d'Eva, j'avais retrouvé ma simple nature du paysan d'autrefois. Je me prenais à rêver une femme vertueuse, candide, assidue à l'ouvrage, embellissant mon logis par ses soins et son bon ordre. Je me voyais fier de la douce sévérité de ses traits, révélant à tout venant l'épouse fidèle et même un peu austère. Certes, ce n'étaient pas là mes rêves de Paris au sortir d'une joyeuse soirée passée avec mes camarades ! Un malheur horrible tomba comme la foudre sur Eva Meredith. Cette fois, je compris moins vite l'enseignement que chaque jour renouvelait pour moi.

Eva restait assise près d'une fenêtre, le regard tristement fixé sur le ciel. Cette position, assez familière à tous ceux qui rêvent, attira peu d'abord mon attention ; cependant, à la longue, elle finit par me frapper. Tandis que mon livre restait ouvert sur mes genoux, je regardais Mme Meredith, et, bien sûr que ses regards ne surprendraient pas les miens, je l'examinais attentivement. Eva regardait le ciel, mes yeux suivaient la direction des siens. "Ah ! me dis-je avec un demi-sourire, elle croit qu'elle ira le

retrouver là-haut !" Puis je repris mon livre en songeant qu'il était heureux pour la faiblesse des femmes que de semblables pensées vinssent au secours de leur douleur.

Je vous l'ai dit, mon séjour au milieu des étudiants avait mis de mauvaises idées dans ma tête. Chaque jour cependant je voyais Eva dans la même attitude, et chaque jour mes réflexions étaient ramenées vers le même sujet. Peu à peu, j'en arrivai à songer qu'elle avait là un bon rêve. Je me mis à regretter de ne pouvoir croire que ce rêve fût vrai. L'âme, le ciel, la vie éternelle, tout ce que mon cœur m'avait appris autrefois passait dans mon imagination, tandis que je restais assis le soir devant la fenêtre ouverte. Je me disais : "Ce que le vieux curé m'enseignait est plus consolant que les froides réalités que la science m'a laissées entrevoir !" Puis je regardais Eva, qui regardait toujours le ciel, tandis que les cloches de l'église du village sonnaient au loin, et que les rayons du soleil couchant faisaient briller au milieu des nuages la croix du clocher. Je revins souvent m'asseoir près de la pauvre veuve, persévérante dans sa douleur comme dans ses saintes espérances.

Quoi ! pensais-je, tant d'amour ne s'adresse plus qu'à un peu de poussière déjà mêlée à la terre ! Tous ces soupirs ne vont vers aucun but ! William est parti dans ses jeunes années, avec ses vives affections, avec son cœur, où tout était encore en fleur. Elle ne l'a aimé qu'une année, et tout est dit pour elle ! Il n'y a au-dessus de nos têtes que de l'air. L'amour, ce sentiment si vivant en nous, n'est qu'une flamme placée dans l'obscur prison de notre corps, où elle brille, brûle, puis s'éteint quand la fragile muraille qui l'entoure, vient à tomber : un peu de poussière, voilà tout ce qui reste de nos amours, de nos espérances, de nos pensées, de nos passions, de tout ce qui respire, s'agite et s'exalte en nous !

Il y eut un grand silence au fond de moi-même.

En vérité, j'avais cessé de penser ; j'étais comme endormi entre ce que je ne niais plus et ce que je ne croyais pas encore. Enfin, un soir, comme Eva avait joint les mains pour prier devant la plus belle soirée étoilée qu'il fût possible de voir, je ne sais comment cela se fit, mais mes mains se trouvèrent jointes aussi, et mes lèvres s'entreouvrirent pour murmurer une prière. Alors, par un heureux hasard, pour la première fois Eva Meredith regarda ce qui se passait autour d'elle, comme si un instinct secret l'eût avertie que mon âme venait de se mettre en harmonie avec la sienne.

— Merci, me dit-elle en me tendant la main : souvenez-vous de lui et priez ainsi quelquefois pour lui.

— Oh ! madame, m'écriai-je, puissions-nous tous nous retrouver dans un monde meilleur, que nos vies aient été longues ou courtes, heurteuses ou épuisées !

— L'âme immortelle de William est là-haut ! me dit-elle d'une voix grave, tandis que son regard, à la fois triste et brillant, revenait se fixer sur le ciel.

Depuis, en accomplissant les devoirs de ma profession, j'ai souvent vu mourir ; mais à ceux qui restaient, j'ai toujours dit quelques paroles consolantes sur une vie meilleure que celle-ci ; et ces paroles, je les pensais !

Enfin, un mois après ces silencieux événements, Eva Meredith donna le jour à un fils. Quand, pour la première fois, on lui apporta son enfant, "William !" s'écria la pauvre veuve, et des larmes, des larmes secourables trop longtemps refusées à sa douleur, s'échappèrent par torrent de ses yeux. L'enfant porta ce nom tant aimé de William, et un petit berceau fut placé tout près du lit de la mère. Alors le regard d'Eva, qui s'était détourné de la terre, revint vers la terre. Elle regarda son fils comme elle avait regardé le ciel. Elle se penchait vers lui pour retrouver l'image de son père. Dieu avait permis une parfaite ressemblance entre William et le fils qu'il ne devait pas voir. Il se fit un grand changement autour de nous. Eva Meredith, qui avait consenti à vivre pour attendre que l'existence de son enfant fût séparée de la sienne, maintenant, je le voyais bien, voulait vivre encore, parce qu'elle sentait qu'il fallait à ce petit être la protection de son amour. Elle passait les journées, les soirées, assise auprès du berceau, et, quand je venais la voir, oh ! alors, elle me parlait, elle me questionnait sur les soins à donner à son fils ; elle expliquait ce qu'il avait souffert ; elle demandait ce qu'il fallait faire pour épargner le plus petit mal. Elle craignait pour l'enfant la chaleur d'un rayon du soleil, le froid de l'air le plus léger. Penchée vers lui, elle le couvrait de son corps, le réchauffait par ses baisers. Un jour, je crus presque la voir sourire à son fils ; mais jamais elle ne voulait, en balançant le berceau, chanter afin que le sommeil fermât les yeux de l'enfant ; elle appelait une de ses femmes et disait :

— Chantez pour endormir mon fils !

Puis elle écoutait, laissant ses larmes doucement couler sur le front du petit William. Pauvre enfant ! il était beau, il était doux, facile à élever ; mais, comme si la douleur de sa mère eût, même avant sa naissance, pénétré jusqu'à lui, cet enfant était triste ; il ne criait guère, mais il ne souriait pas ; il était calme, et le calme à cet âge fait songer à la souffrance. Il me semblait que toutes les larmes versées sur ce berceau glaçaient sa petite âme. J'aurais voulu déjà voir les bras caressants de William entourer le cou de sa mère, j'aurais voulu qu'il cherchât à rendre les baisers qu'on lui prodiguait. Mais à quoi vais-je songer ? me disais-je ; est-ce qu'il faut demander à cette petite créature, qui n'a pas fini une année, de comprendre qu'elle

est dans ce monde pour aimer et consoler cette femme !

C'était, je vous assure, mesdames, un spectacle qui remuait le cœur, que de voir cette mère jeune, pâle, affaiblie, ayant renoncé à tout avenir pour elle-même, reprendre à la vie à cause d'un tout petit enfant qui alors ne pouvait pas même dire : "Merci, ma mère !" Quelle merveille que notre cœur ! que de peu de chose il sait faire beaucoup ! Donnez-lui un grain de sable, il élèvera une montagne ; qu'à son dernier battement on lui montre encore un atôme à aimer, et vite il recommencera à battre ; il ne s'arrête pour toujours que lorsqu'il ne reste plus autour de lui que le vide, et que même l'ombre de ce qui lui fut cher a disparu de la terre !

Eva mettait l'enfant sur un tapis, à ses pieds, puis, en le regardant jouer, elle me disait :

— Monsieur Barnabé, quand mon fils sera grand, je veux qu'il soit distingué, instruit, je lui choisirai une noble carrière ; je le suivrai partout, sur mer s'il est marin, aux Indes s'il est à l'armée ; je lui veux de la gloire, des honneurs, et, quand je m'appuierai sur son bras, je dirai avec orgueil : Je suis sa mère ! N'est-ce pas, M. Barnabé, il me laissera le suivre ! Une pauvre femme qui n'a besoin que d'un peu de silence et de solitude pour pleurer, ne gêne personne, n'est-elle pas vraie ?

Et puis, nous discussions les différentes carrières à choisir ; nous mettions à l'instant vingt années sur la tête de cet enfant, oubliant tous les deux que ces vingt années nous feraient vieux et étaient notre petite part des beaux jours de la vie ! Mais bah ! nous ne pensions guère à nous : nous ne songions à être jeunes et heureux que quand il y aurait pour lui jeunesse et bonheur.

Je ne pouvais, en écoutant ces beaux rêves, m'empêcher de regarder avec effroi cet enfant de qui dépendait si bien l'existence d'une autre. Une vague inquiétude me préoccupait malgré moi ; mais je me disais : "Elle a assez pleuré, le Dieu qu'elle prie lui doit un peu de bonheur."

Nous en étions là lorsque je reçus une lettre de mon oncle, le seul parent qui me restait. Mon oncle, attaché à la Faculté de Montpellier, m'appela près de lui, pour achever dans cette ville savante de m'initier aux secrets de mon art. Cette lettre, rédigée comme une prière, était un ordre : il fallait partir. Un matin, le cœur bien gros en songeant à l'abandonnement dans lequel je laissais la veuve et l'orphelin, je me rendis à la maison blanche pour prendre congé d'Eva Meredith. Lorsque je lui dis que j'allais la quitter pour longtemps, je ne sais si un peu de tristesse se peignit sur ses traits. Son beau visage avait, depuis la mort de William Meredith, une expression de si profonde mélancolie, qu'il n'était possible d'y remarquer qu'un sourire, s'il venait à se montrer ; quand à la tristesse, elle était toujours là.

— Partir ! s'écria-t-elle, vos soins étaient si utiles à mon enfant !

La pauvre femme oubliait de regretter son dernier ami qui s'éloignait, la mère seulement regrettait le médecin utile à son fils. Je ne me plaignis pas. Etre utile est la douce récompense de ceux qui sont dévoués.

— Adieu, reprit-elle en me tendant la main. Partout où vous irez, que Dieu vous bénisse ! et, s'il veut un jour que vous soyez malheureux, qu'il place du moins près de vous un cœur compatissant comme le vôtre !

J'inclinai mon front sur la main d'Eva Meredith, et je m'éloignai profondément ému.

L'enfant était couché devant le perron, sur l'herbe, au soleil. J'allai vers lui, je le pris dans mes bras, je l'embrassai à plusieurs reprises ; je le regardai longtemps, attentivement, tristement ; puis une larme mouilla mes yeux. "Oh non ! non ! je me trompe !" murmurai-je, et je quittai précipitamment la maison blanche.

— Mon Dieu ! docteur, s'écrièrent à la fois tous les auditeurs du médecin du village, que craigniez-vous donc pour cet enfant ?

— Laissez-moi, mesdames, répondit Barnabé, achever cette histoire à ma manière ; chaque chose sera dite en son temps. Je raconte les événements dans l'ordre où ils sont venus pour moi.

Arrivé à Montpellier, je fus reçu à merveille par mon oncle, si ce n'est toutefois qu'il me déclara qu'il ne pouvait ni me loger, ni me nourrir, ni me prêter de l'argent, et que moi, étranger, sans réputation, je ne devais pas espérer un seul client dans cette ville remplie de médecins célèbres.

— Alors, mon oncle, lui dis-je, je retourne dans mon village.

— Non pas, non pas, reprit-il, je t'ai trouvé une situation honorable. Un Anglais, fort vieux, fort riche, fort goutteux, fort inquiet, désire avoir toujours un médecin sous son toit, un jeune homme intelligent et pour suivre sa maladie sous la direction d'un autre médecin. Je t'ai proposé, tu as été accepté : partons.

Nous nous rendîmes immédiatement chez lord James Kysington. Nous entrâmes dans une belle et grande maison, remplie de nombreux domestiques, et, après avoir fait plusieurs stations, d'abord dans les antichambres, ensuite dans les premiers salons, nous fûmes introduits dans le cabinet de lord James Kysington.

Lord J. Kysington était assis dans un grand fauteuil. C'était un vieillard d'un aspect froid et sévère. Ses cheveux, complètement blancs, faisaient un singulier contraste avec ses sourcils restés du plus beau noir. Il était grand et maigre, du moins je crus le deviner à travers les plis d'une large redingote de drap faite comme une robe de chambre, ses mains étaient enfouies dans ses manches, et une fourrure d'ours

blanc enveloppait ses pieds malades. Il avait auprès de lui un guéridon sur lequel étaient placées plusieurs fioles contenant des potions.

—Milord, voici mon neveu, le docteur Barnabé.

Lord J. Kysington me salua, c'est-à-dire qu'il fit un imperceptible mouvement de tête en me regardant.

—Il est fort instruit reprit mon oncle, et je ne doute pas que ses soins ne soient utiles à votre seigneurie.

Un second mouvement de tête fut l'unique réponse faite à mon oncle.

—En outre, reprit celui-ci, son éducation ayant été assez bonne, il pourra faire la lecture à milord ou écrire sous sa dictée.

—Je lui saurai gré de cette complaisance, répondit enfin lord J. Kysington, qui aussitôt ferma les yeux, soit parce qu'il était fatigué, soit parce qu'il voulait faire comprendre que la conversation devait en rester là.

Je pus alors regarder autour de moi. Il y avait auprès de la fenêtre une jeune femme, fort élégamment habillée, qui travaillait à une broderie sans lever les yeux vers nous, comme si nous n'étions pas dignes de ses regards. Sur le tapis, devant elle, un petit garçon jouait avec des images. La jeune femme ne me parut pas belle au premier abord, parce qu'elle avait des cheveux noirs, des yeux noirs, et qu'elle était, selon moi, c'était être blonde et blanche comme Eva de Meredith, et puis, d'après mon jugement très inexpérimenté, je ne pouvais séparer la beauté d'un certain air de bonté. Ce que je trouvais doux à regarder était ce que je supposais devoir être doux au cœur, ce que je fus longtemps avant de m'avouer la beauté de cette femme, dont le cœur était hautain, le regard dédaigneux et la bouche sans sourire.

(La suite au prochain numéro.)

LES ETRENNES DU ROI

CONTE DU JOUR DE L'AN

I

Comme le dit la chanson, c'était en dix-sept cent... et quelques années, le 31 décembre, dans la nuit. Le jeune Louis XV, qui était ce que ses sujets appelaient, en parlant de leurs fils du même âge, un gamin, dormait tranquillement dans son grand lit, du sommeil d'un monarque qui n'a pas encore eu le souci de choisir ses ministres lui-même. Son précepteur, le vénérable abbé Fleury, veillait sur lui avec une tendresse toute paternelle.

Cet homme d'aspect un peu sec avait dans le cœur de grandes tendresses, et il est certain que dans son élève il aimait au moins autant l'enfant que le roi. Le sentiment de l'immense responsabilité qui pesait sur lui n'était pas le seul qui éveillât sa constante sollicitude.

Donc, vers les dix heures du soir, avant de se retirer lui-même, l'abbé Fleury, muni d'un bougeoir garni d'un abat-jour discret—une merveille de porcelaine de Saxe—pénétra doucement dans la chambre de l'enfant royal. On sait que, quoique d'une santé très robuste au fond, le petit roi était très nerveux. Il se réveillait parfois en sursaut, et dix heures était à peu près le moment de cette interruption qui terminait le premier sommeil.

L'abbé s'approcha doucement du lit, les pas assourdis par les gros tapis épais comme des mousses, et il s'assit un instant dans un grand fauteuil, à son chevet, les mains jointes.

En effet, peu après que la grande pendule à gaine eut sonné le coup de dix heures, l'enfant se retourna dans les draps et ouvrit les yeux d'un air assez grognon. Cependant, il parut content de reconnaître son précepteur.

—Bonsoir, lui dit-il. Je suis bien aise de vous voir. Figurez-vous que depuis que je me suis couché, il me semble qu'il me manque ou que j'ai oublié quelque chose. Cela m'a poursuivi dans mes rêves. Peut-être pourriez-vous me dire ce que c'est.

L'abbé sourit.

—Ma foi, sire, c'est bien difficile ce que vous me demandez là. Cependant, en cherchant bien tous les deux, parviendrons-nous à découvrir. Voyons, je vous ai vu dire vos prières. Ce n'est pas cela. Vous avez appris toutes vos leçons.

—Oh ! ce n'est pas quelque chose de ce genre-là qui me préoccupe, je ne crois pas.

Puis, tirant à lui la grande courtoise de satin broché :

—Dites donc, monsieur l'abbé, ne trouvez-vous pas qu'il fait froid, dans cette grande chambre ! Si nous appelions quelqu'un pour raviver le feu ?

—C'est inutile, Sire, je saurai bien mettre une bûche.

Et l'abbé Fleury se dirigea vers la grande cheminée où il se mit à disposer avec la patience et l'habileté d'un savant épris des plaisirs intimes du bien-être intérieur, plusieurs grosses bûches de chêne, les amorçant adroitement avec les tisons du brasier, fourgonnant délicatement des pincettes dans la cendre rouge.

Tandis qu'il avait les yeux machinalement fixés sur les hauts chenets fleurdelisés dont le cuivre reflétait doucement en rouge la lueur du foyer, il se frappa tout à coup le genou, geste qui lui était familier lorsqu'une idée nouvelle lui passait par la tête.

—Sire, dit-il, je crois que j'ai trouvé.

—Vraiment ? Quel bonheur ! Oh, dites vite !

—Sire, n'avez-vous pas oublié de mettre un de vos souliers dans la cheminée, le jour de Noël ?

Le petit roi réfléchit un instant.

—Eh bien, monsieur l'abbé, ce pourrait bien être cela après tout ! J'avoue que j'avais en effet songé...

—Pourquoi Votre Majesté ne l'a-t-elle pas fait ?

L'enfant sourit tristement.

—Et qui voulez-vous qui mette quelque chose dans mon soulier ? D'abord, que voulez-vous qu'on me donne ? Tous les jours je n'ai qu'à demander ce que je veux. Et puis, qui est-ce qui se permettrait de venir mettre un présent dans ma chambre ? Tous les enfants de mes sujets trouvent leurs souliers garnis le matin de Noël, même les petits pauvres, quand ce ne serait qu'une pomme. Mais moi ?

L'abbé baissait la tête, reconnaissant la parfaite justesse des observations de son royal élève, et déplorant en même temps le peu de naïveté de cœur qu'elles révélaient. Pourtant, il reprit :

—Eh bien sire, je crois que c'est cette négligence ou cette marque de peu de foi que vous avez montrée qui vous chagrine, sire. Pourquoi vous refuser à croire que si vos sujets ne peuvent pas faire un cadeau à leur roi, il y a au moins là Notre Seigneur Jésus qui se refait enfant à Noël pour donner de la joie aux enfants. Et pourquoi ne visiterait-il pas la demeure d'un roi aussi bien que celle du pauvre ?

—Enfin, fit le jeune Louis XV avec un soupir, c'est passé, n'y pensons plus !

—Sire, reprit l'abbé, pensons-y au contraire. A la place de Votre Majesté, j'essaierais de réparer le tort que j'ai eu à Noël, et je m'efforcerais de savoir si le petit Jésus veut bien se réconcilier avec moi, en lui demandant une faveur pour le jour de l'An. La date importe peu, après tout, car nous sommes encore dans les jours sacrés de l'enfance de Notre Seigneur, jusqu'au jour des Rois...

—Eh bien, monsieur l'abbé, dit assez gaîment le jeune Louis XV, si vous me le conseilliez, j'obéirais !

Et, sans attendre un mot de plus, il saisit une petite douillette ouatée qui se trouvait sur le bras du fauteuil, s'en enveloppa, se jeta à bas du lit et approcha de la cheminée, bien au milieu, en face du foyer, un de ses petits souliers à talons rouges.

—Fort bien, sire, fit l'abbé un peu ému. Maintenant, que Votre Majesté veuille se recoucher. Il faudrait qu'elle eût de gros péchés sur la conscience pour que le bon Jésus ne voulût pas se souvenir d'elle pendant cette nuit.

Jà-dessus l'abbé Fleury prit congé de son royal élève, et, après l'avoir vu se disposer à dormir de nouveau, se retira lui-même dans son appartement, un peu embarrassé, il faut bien le dire, de la manière dont il avait engagé le petit Jésus dans cette affaire, et incertain sur les moyens qu'il prendrait pour faire honneur au nom divin qu'il avait prononcé et quelque peu compromis.

II

Pendant ce temps-là, le nombreux domestique du château de Versailles se retirait aussi peu à peu. On ne veillait pas à cette époque. Il faut se rappeler que la comédie finissait vers huit heures et demie, et que les fameux soupers dont on a tant parlé avaient lieu à neuf heures. On était donc loin du réveillon de la Saint-Sylvestre, sensé obligatoire aujourd'hui. Sur-tout à Versailles, il n'était pas question de chose semblable à un moment où le Roi était enfant ; toute la cour prenait nécessairement des habitudes de très grande tranquillité.

Les lumières des fenêtres des communs s'éteignaient les unes après les autres, comme obéissant à un couvre feu mystérieux. La première blanchisseuse, après avoir jeté un dernier regard à la buanderie, s'était enfermée chez elle et se disposait à se dévêtir, lorsque des coups pressés retentirent à sa porte.

—Ouvrez, madame Robert ! vite ! Pour l'amour de Dieu !

Mme Robert, reconnaissant la voix, ouvrit aussitôt.

Une femme d'un certain âge entra rapidement, la serra dans ses bras, et se mit à sangloter de toutes ses forces.

—Ah ! j'ai cru que je n'arriverais jamais ! Mon fils ! Mon pauvre fils !

Madame Robert la fit asseoir. Le malheureux avait le délire.

—Oh, balbutiait-elle comme à travers un mauvais rêve, j'ai tant marché ! tant marché ! J'arrive d'Etampes presque sans m'arrêter. Le coche ne va plus, les routes sont couvertes de neiges, toutes enterrées ! Je me suis perdue je ne sais combien de fois. Je ne me rappelle plus depuis quand je suis partie... Je ne sais pas si j'ai mangé... Je crois que de bonnes gens m'ont reconnue et m'ont remise dans mon chemin... Et puis, près d'ici, la route est belle, mais elle est gelée... Je suis tombée plusieurs fois... j'avais peur de me casser une jambe et de ne pas pouvoir arriver ! Entendez-vous ? ne pas pouvoir arriver ! Enfin, me voici. Les hommes du poste m'ont reconnue et m'ont laissé entrer. Les braves garçons !... Mon pauvre fils... Il est sauvé, n'est-ce pas ?

La bonne Mme Robert ne savait où se reconnaître dans ce flux de paroles incohérentes, et prodiguait des consolations à tort et à travers, ne sachant pas à quoi elles pouvaient bien s'adresser.

Enfin, la pauvre femme—elle se nommait Mme Renault—reprit quelque peu ses sens ; elle put parler de manière à être comprise, et fut écoutée avec une tendre sollicitude, car elle était une vieille amie de Mme Robert, et une ancienne femme de service du château, précisément attachée à la buanderie. Elle avait laissé chez tous ceux qui l'avaient connue et employée, les meilleurs souvenirs.

Ce qu'elle raconta était une histoire bien triste, peu neuve malheureusement. Elle avait un fils garde-française, qui était entré au service du roi franchement, de son plein gré, sans se faire prendre comme les autres par un radeleur, et tout simplement parce que sa mère aussi avait été au service du roi. Aussi, se considérait-il comme un peu supérieur à la plupart de ses camarades, et se laissait-il difficilement marcher sur le pied. Cet orgueil intime n'épargnait pas toujours ses supérieurs. Aussi, un beau jour, un sergent lui ayant parlé sur un ton qui ne lui convenait pas, en était-il facilement arrivé aux réponses brusques, et de là aux voies de fait.

Il était condamné à être passé par les armes. On plaidera toutes les circonstances atténuantes qu'on voudra ; mais l'armée est ainsi faite, et il serait bien difficile qu'elle existât autrement.

Son récit achevé, Mme Renault ajouta en s'essuyant les yeux :

—Mais il est sauvé, n'est-ce pas ? Vous allez faire signer sa grâce !

Mme Robert restait toute interdite.

—Mais parlez donc ! pleurait la pauvre mère.

Ici Mme Robert dut prendre son courage et expliquer avec mille circonlocutions à son amie que les grâces, en ma-

tières militaire, ne se signent pas si facilement. Que le jeune roi ne savait peut-être pas bien au juste ce que c'était qu'une grâce. Ensuite qu'on n'était plus au temps du maréchal Villeroi, qui faisait tout pour amuser le royal enfant, et qui n'aurait pas demandé mieux que de lui fournir une occasion d'user de la plus belle de ses prérogatives. L'éducation, vu certains changements politiques et l'âge du jeune prince, était devenue plus sévère.

Mme Renault comprenait maintenant, malheureusement, et les deux femmes restèrent à se regarder en face l'une de l'autre, muettes d'anxiété et d'épouvante. L'exécution devait avoir lieu le lendemain du jour de l'An, et le jour de la fête, tous les bureaux des ministères étaient fermés. On ne pouvait pas même obtenir un sursis.

III

Elles furent tirées de cette attitude par une voix d'homme qui demandait à la porte si l'en pouvait entrer.

Mme Robert ouvrit et ne fut pas peu surprise de se trouver vis à vis l'abbé Fleury en personne.

—Chut ! fit celui-ci, personne ne m'a vu.

Les deux femmes cachèrent leur trouble du mieux qu'elles purent.

—Vous devez être bien étonnée de me voir, dit l'abbé, mais il n'y a que vous qui puissiez me tirer du pas où je me suis mis. J'ai aperçu de la lumière chez vous et je suis venu.

Et il leur raconta l'histoire du soulier qu'il avait fait mettre dans la cheminée par le jeune Louis XV.

Maintenant, ajouta-t-il, je ne sais que faire. Impossible, vu l'état des chemins, d'envoyer à Paris. Et puis, qu'y trouverait-on à cette heure-ci ? Vous qui avez souvent joué autrefois avec le roi, vous pourriez me donner une idée de surprise... vous êtes femme, d'ailleurs, et cela suffit.

Les deux femmes se regardèrent à la dérobée. Mais elles n'osaient pas parler.

L'abbé regardait machinalement dans tous les coins.

—Tiens, dit-il, en apercevant sur une commode une poupée haute d'un pied et habillée en garde-française, vous avez des enfants, ici ?

—Non, monsieur l'abbé. C'est un jouet qui a appartenu à Sa Majesté. Un jour Elle s'en est dégoûtée, et Elle a, en présence d'un officier aux gardes, tiré sur ce petit soldat avec un petit canon, cadeau de l'empereur de Russie.

—En effet, il est noir de poudre et criblé de plomb. Il fait triste mine. Je n'ai pas connu ce jeu du roi.

—C'était pendant un de vos voyages à Paris. Il a été défendu de vous le dire.

L'abbé secoua la tête avec tristesse.

—Je ne lui savais pas ce goût...

—Oh non, monsieur l'abbé, il n'est pas ainsi ! Je vous assure qu'il en a eu un regret infini. Au fond, il aimait son petit soldat. Tenez, si je l'ai ici, c'est que je l'ai dérobé pour le raccommoder et le remettre un jour parmi ses jouets... je suis sûre de lui faire plaisir. Par bonheur, la figure est intacte ; il n'y a que le corps d'abîmé, et avec un peu de drap...

L'abbé resta un instant rêveur, puis se frappa le genou avec la main.

—Ce n'est pas un jour qu'il faut. C'est tout de suite, entendez-vous ?

Et il pensait en même temps à la surprise de l'enfant, à sa joie et à la leçon de morale dont il pourrait prendre texte à cette occasion.

Mme Robert, elle aussi, avait son idée.

—Monsieur l'abbé, dit-elle hardiment, minuit va bientôt sonner, et on ne travaille pas le premier de l'An. C'est un jour férié, puisqu'on va à la messe ?

—Mais... je vous donne une dispense...

—La dispense ne suffit pas. Il me faut un paiement.

L'abbé fit le geste de porter la main à sa poche.

—Oh non, pas d'argent, continua-t-elle, il me faut mieux que cela. Je veux la vie d'un homme !

—Mme Robert, vous, une Hérodias de s'écria l'abbé ahuri.



LE POSTILLON A LA PORTE DU CHATEAU

—Non, ce n'est pas cela.

Elle lui raconta, fort gênée par la pauvre Mme Renault, qui s'interrompait et pleurait à chaque parole, l'affaire du jeune soldat.

Quand ce fut fini, l'abbé hochait la tête. —C'est bien difficile pour ne pas dire impossible.

—Alors, pas de petit soldat. Donnant donnant, et tout de suite!

—Je ne peux pas faire signer le roi comme cela, au milieu de la nuit! Je n'en ai pas le droit!

—Trouvez ce que vous voudrez.

Pressé à bout, l'abbé se mit la cervelle à la torture, d'autant plus qu'il était lui-même bien aise de sauver la vie d'un homme.

Il se frappa enfin le genou de la main, signe qu'il avait rencontré ce qu'il voulait.

—C'est bien grave, ce que je vais faire, dit-il, mais bah, je m'arrangerai avec le duc d'Orléans. Monseigneur veut que le roi use enfin de sa prérogative, car il n'en a pas encore eu l'occasion. Cette semaine, plusieurs cas se présentent, et j'ai passé la journée d'hier à lui faire faire de belles signatures sur des lettres de grâce...

—En blanc? fit vivement Mme Robert.

—Oui, pour placer convenablement son auguste nom à l'endroit qu'il faut.

—Eh bien, allez en chercher une et vous la remplirez ici, dit Mme Robert qui commençait à commander.

L'abbé sortit, un peu honteux de traiter si légèrement les affaires de l'Etat, les deux femmes sautèrent sur les tiroirs où elles découvrirent de beaux morceaux de drap blanc, et les aiguilles furent bientôt à l'œuvre. On dut beaucoup se piquer les doigts.

IV

Le lendemain matin, l'abbé voulut être le premier à entrer dans la chambre du jeune roi, où il avait dû pénétrer encore une fois la nuit pour garnir le soulier de Noël. Il était un peu inquiet, car il avait trop expliqué à son élève ce que c'était qu'une lettre de grâce, pour que celui-ci n'en eût pas un peu compris la gravité. Aussi, entr'ouvrit-il la porte un peu timidement.

Le roi était déjà levé, enveloppé dans sa petite douillette, serrant affectueusement sous son bras le petit garde-français ressuscité et vêtu de neuf, tandis qu'il lisait la lettre de grâce tenue gravement devant ses yeux dans ses deux petites mains, le papier largement déployé.

Il jeta un regard de haute bienveillance à l'abbé.

—Mais entrez donc plus vite me la souhaitez bonne et heureuse!

L'abbé, rassuré, fit trois pas et s'inclina. Ma foi, dit le jeune Louis XV, en montrant le petit soldat et la lettre de grâce, j'ai eu mes étrennes tout de même. Je crois que c'est bien ce que j'avais oublié de demander, et qui me tourmentait hier soir. Merci!

HECTOR DE CALLIAS.

GUERISON DE LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré des affaires, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la Recette d'un simple Remède Végétal pour la guérison infaillible et permanente de la Consommation, Bronchite, Catarrhe, Asthme, et pour toutes les maladies nerveuses; après en avoir éprouvé ses merveilleux pouvoirs curatifs dans des milliers de cas, il a considéré de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'envoie à tous ceux qui le désireront cette Recette exempte de frais, en Français, Allemand ou Anglais, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage. Envoyez par la Poste une Etampe, nommant ce W. W. SHEERAR, 149 Powers' Block, Rochester, N.-Y.

COUPABLE OU EN DEFAUT

Certaines personnes ont le défaut de confondre d'excellents remèdes avec la grande quantité de "remèdes patentés," et en cela ils se rendent coupables d'une injustice. Il y a des remèdes annoncés valant pleinement le prix demandé, et nous en connaissons au moins un—Les Amers d'Houblon. Nous avons eu occasion de faire usage des Amers dans un climat semblable à celui que nous avons presque toute l'année à Bay City, et les avons toujours trouvés de première classe et sûrs.—répondant à tout ce qu'on a droit d'en attendre.—Tribune.

CHOSSES ET AUTRES

Le volcan du Vésuve est de nouveau en éruption.

Dix milles personnes sont employées à la filature de soie, de Paterson, N.-J.

Douze cents hommes travaillent actuellement sur la section B du chemin de fer du Pacifique.

Les orangers, les figuiers et les pruniers bourgeonnent à la Nouvelle-Orléans, et les fraisiers sont en fleur.

5,700 immigrants sont arrivés à New-York en janvier, ce qui fait une augmentation de 3,500 sur janvier 1879.

Le menu de la table du sultan turc est composé invariablement de 94 plats.

On dit que la Russie a résolu de renforcer considérablement sa flotte sur le Pacifique.

L'impératrice d'Autriche a donné £200 au fond de secours de la duchesse de Malborough.

Il y aura une exposition nationale de chats à Boston en mars prochain.

On dit que la baronne Burdett Coutts a l'intention de donner un demi-million de louis comme fonds de secours permanent pour l'Irlande.

Deux nouveaux wagons de seconde classe sont arrivés de New-York pour le chemin de fer Q. M. et O., et seront placés sur la division ouest de cette ligne.

Il y a un des fils du célèbre romancier Chas. Dickens dans la police à cheval du Nord-Ouest. Il s'appelle Francis et est actuellement stationné au Fort Walsh.

Wm. H. Vanderbilt, le roi des chemins de fer américains, a 27,600 personnes à son service, c'est-à-dire plus que le chiffre de l'armée active des Etats-Unis.

Le général Roberts écrit de Caboul qu'il a fait exécuter 73 indigènes, pour avoir tué ou blessé des officiers de l'armée anglaise.

Les sources de pétrole découvertes dans le Hanovre comprennent une superficie de 40 mille carrés, et chaque année elles pourront donner un rendement de cent milles barriques.

L'effectif de l'armée allemande en temps de paix est de 17,220 officiers et 401,659 soldats, sans parler de l'augmentation projetée, qui n'est faite que pour renforcer les garnisons de l'Alsace et de la Lorraine.

Des missionnaires français à Mossoul font un récit navrant de la misère qui règne dans certaines provinces de la Turquie d'Asie. Des milliers de personnes souffrent de la famine.

Plusieurs dames se sont adressées à l'une des mairies de Paris, pour être mises sur la liste des électeurs, mais ce privilège leur a été refusé. Elles font une vigoureuse protestation dans les journaux.

Gonzalès, coupable de l'attentat contre la vie du roi d'Espagne, a été condamné à mort. Le juge a dit que le prisonnier a été reconnu parfaitement responsable de son crime. La sentence est portée devant la Cour d'Appel et la Cour de Cassation avant d'être définitive.

En 1878 on a extrait des houillères aux Etats-Unis 21,000,000 de tonnes de charbon anthracite. C'était alors le chiffre le plus élevé que l'on eût encore atteint. Cette année, d'après les calculs que l'on a faits, on en extraira 25,000,000 de tonnes.

Une dépêche de Constantinople rapporte que pendant une fête, la caserne où

elle avait lieu s'est écroulée, ensevelissant 200 soldats sous les ruines, et en blessant 300 autres. La caserne était haute de trois étages. Il peut se faire que le nombre des victimes soit exagéré.

Le 10 février est l'anniversaire de la cession du Canada à l'Angleterre en 1763;—de la suspension de la constitution 1791 pour le Bas Canada en 1838;—du mariage du prince Albert avec la reine Victoria en 1840;—et enfin, de la proclamation de l'union des Canades en 1841.

Le Liverpool Post annonce que la princesse Louise a reçu deux cadeaux à son départ d'Angleterre: un magnifique chien de race St-Bernard qu'elle a amené avec elle, et un joli coffret en bois de rose contenant une préparation appelée Navigantine, que l'on prétend être excellent spécifique contre le mal de mer.

Les steamers de la ligne Cunard portent de petites boîtes en fer blanc remplies d'une préparation chimique qui s'enflamme lorsqu'elle touche à l'eau. Quand un homme tombe à la mer durant la nuit, l'on jette aussitôt à l'eau une de ces boîtes, et l'homme se dirige vers elle, permettant ainsi aux chaloupes de le recueillir.

Des lettres de Saint-Petersbourg assurent que l'agitation révolutionnaire dans la capitale et dans les endroits les plus importants de la Russie prend une intensité alarmante. Le sentiment d'hostilité contre l'autocratie augmente tous les jours malgré les efforts que fait le gouvernement pour en réprimer les manifestations.

Le Herald de New-York a envoyé à Ottawa des listes de souscription au fonds de secours qu'il a établi en faveur des malheureux de l'Irlande. Elles seront placées dans les salles de la Chambre des Communes, du Sénat et du Club Rideau.

Une dame Boyle, de Pittsburg, Pennsylvanie, vient de s'empoisonner dans un accès de jalousie, provenant de ce que sa fille, récemment mariée, témoignait une plus vive affection à son mari qu'à sa mère.

Un nommé Gallagher, employé dans la fabrique de maroquin Warners, à Wilmington, Delaware, est tombé accidentellement la semaine dernière dans une cuve pleine d'une décoction en ébullition de bois campêche. Dans sa chute, sa main a rencontré une corde, grâce à laquelle il a pu se maintenir la tête hors du liquide bouillant, dans lequel tout le reste du corps était plongé. Ce malheureux a été retiré bouilli, quoique vivant encore.

LES ÉCHECS

MONTREAL, 19 février 1880.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à M. le Dr T. LAPOURTEUX, 589, rue St-Catherine. Pour parties, problèmes, etc., à M. O. TREMPER, 688, rue St-Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 198: MM. C. A. Boivin, Saint-Hyacinthe; N. P. Sorel; X. Beaudin, Berthier; E. M. St-Jérôme; Un amateur, Trois-Rivières; H. Lupien, Z. Delaunais, V. Gagnon, Québec; Un ami des Échecs, Ottawa; M. Lalandry, New-York; L. O. P. Sherbrooke; F. Dugas, M. Toupin, S. Lafrenaye, J. W. Shaw, J. Gauthier, Montréal.

Solution justes de la fin de partie No. 3.—MM. C. A. Boivin, St-Hyacinthe; M. Lalandry, New-York.

MATCH BEZKOWNY-GOSSIP.—Le résultat actuel est comme suit: M. de Bezskowny gagne 2 parties; M. Gossip 2; partie nulle, 1.

M. Rosenthal a donné à Paris, le 27 décembre 1879, une séance dans laquelle il a joué huit parties à la fois sans succès. Cette séance a duré de 9 heures p.m. à 3 heures a.m.; un seul adversaire, M. Goudjon, le vainqueur du dernier tournoi du Café de la Régence, a pu résister au célèbre professeur. Au moment de la suspension de la séance, M. Goudjon avait un pion de plus; sa partie est la seule qui n'a pas été terminée.—Stratégie.

Nous avons reçu la Stratégie pour le mois de janvier dernier; M. Prett y a fait une addition heureuse. De petits diagrammes sont intercalés dans le texte, et servent à la démonstration des divers modes d'attaque ou de défense aux diverses phases du jeu. Pour l'amateur qui se livre à l'étude des parties modérées, il y aura grande économie de temps et de travail; en un moment, il pourra refaire la position d'où originait la première variante, et s'épargnera ainsi la tâche longue et ennuyeuse de jouer la partie à neuf, pour arriver à l'examen des autres variantes. M. Prett a bien mérité de ses lecteurs, et nous saisissons l'occasion de faire un peu de propagande échiquéenne. Nous engageons nos lecteurs à s'abonner à cette revue dans laquelle ils trouve-

ront chaque mois nombre de parties jouées par les maîtres en échecs, avec des analyses brillantes et des problèmes variés d'échecs et de dames. La Stratégie compte déjà treize années d'existence; c'est là une des meilleures preuves de sa valeur.

La Stratégie est publiée à Paris, France, par MM. Prett et fils, 72-74, rue Saint-Sauveur.

Le Chess Monthly paraît ne pas prendre au sérieux le défi porté à M. Zukertort par M. Rosenthal, durant le cours de l'année dernière. La Stratégie prend la défense de M. Rosenthal:

Le journal de M. Zukertort veut-il dire qu'il n'y a pas eu de défi de la part de M. Rosenthal? En ce cas, il doit y avoir quelques malentendus, car voici ce que nous pouvons affirmer: Vers le mois de juillet dernier, M. Rosenthal a fait parvenir à l'honorable secrétaire du "St. Georges Chess Club," M. Minchin, par l'entremise d'un membre de ce club, de passage à Paris, l'offre de jouer un match avec M. Zukertort, pour une somme maximum de 5,000 francs. Si toutefois cet enjeu n'était pas suffisant, M. Rosenthal demandait le délai d'un mois pour compléter l'enjeu que fixerait M. Zukertort. Quelques jours après, il a été répondu à M. Rosenthal que son défi transmis à M. Zukertort, celui-ci a déclaré qu'il accepterait cette provocation, si elle lui était adressée. M. Rosenthal a dit dans la Revue du 17 janvier 1880, qu'il avait donné pleins pouvoirs pour s'engager en son nom, à la personne qui avait accepté la tâche d'intermédiaire, sous les trois conditions suivantes: 1o. Le match ne sera pas joué en 66; 2o. Trois parties par semaine; 3o. Quinze coups par heure. M. Rosenthal devait recevoir une réponse dans les huit jours, il n'a rien reçu.

Ces explications de la Stratégie paraîtront sans doute suffisantes aux yeux de tous les amateurs, et, dans notre humble opinion, le défi de M. Rosenthal a été formulé d'une manière assez précise, pour ne laisser aucun doute, et M. Zukertort était tenu d'accepter ou de refuser la proposition sans plus d'hésitation.

ÉCHOS DU CONGRÈS D'ÉCHECS DE NEW-YORK

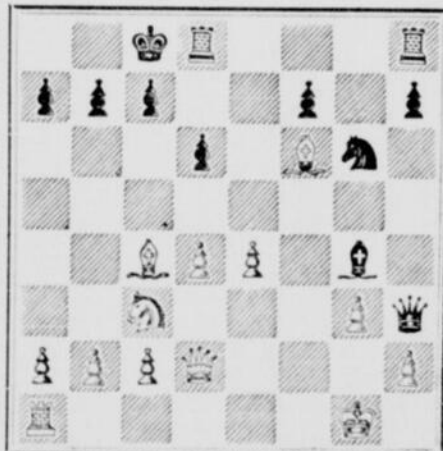
Le capt. Mackenzie a défait son terrible adversaire, et garde ainsi son titre de champion. Il faut avouer que M. Grundy n'a pas joué avec l'énergie et l'habileté dont il a fait preuve dans la première partie du tournoi. On prétend que l'accusation portée contre lui l'a beaucoup affecté. Le bruit avait couru que M. Grundy, à la 2e partie avec M. Ware, avait offert à ce dernier la somme de \$50, pour faire une remise, et que M. Ware avait accepté l'offre. Une enquête sévère a eu lieu; l'accusation a été rejetée. Mais, sans aucun doute, tout le trac de cette affaire a été suffisant pour affaiblir la vigueur et l'esprit de M. Grundy, et diminuer ses chances de succès.

Nous donnons la première partie du match final entre MM. Mackenzie et Grundy.

114e PARTIE

Table of chess moves for the 114th game between M. Mackenzie (Blancs) and M. Grundy (Noirs). Moves listed include 1 P 4e R, 2 C 3e F D, 3 C 3e F D, 4 C pr P, 5 R pr F, 6 P 4e D, 7 F 4e F D, 8 T 1er F R, 9 R 1er C, 10 P 3e C R, 11 F 5e C R, 12 D 2e D, 13 T pr C, 14 F pr P.

Position après le 14e coup des Blancs. M. GRUNDY.—NOIRS.



M. MACKENZIE.—BLANCS.

Table of chess moves for the 114th game, Blancs' perspective. Moves listed include 15 F 1er F R, 16 F 2e C R, 17 F pr T, 18 T 1er F R, 19 D 4e F, 20 P pr P, 21 C 5e D, 22 D pr F, 23 T pr D, 24 P 3e F, 25 F pr C, 26 T 7e F, 27 R 2e F, 28 P 4e C R, 29 R 3e C, 30 P pr P, 31 T pr P, 32 P 5e C R, 33 R 4e F, 34 F 6e C, 35 R 5e F R, 36 P 4e T R, 37 P 7e C.

PROBLÈME No. 290.

Composé par E. M. Saint-Jérôme.

Table of chess moves for Problem No. 290. Blancs: R 2e C R, D 1er T R, T 5e F R, F 6e C R, P 2e F R, P 2e R, P 2e, C D et P 6e F R. Noirs: R 5e D, D 1er T R, T 2e T D, T 4e T R, F 1er C D, F 5e C R, P 7e D.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 3 coups.

Solution du problème No. 198.

Table of chess moves for the solution of Problem No. 198. Blancs: 1 P fait P, 2 R pr C (3e T), 3 F 7e C, mat. Noirs: 1 C 3e T D, 2 ?.

Solution de la fin de partie No. 3.

Table of chess moves for the solution of the end of game No. 3. Blancs: 1 D 6e C R, 2 R 1er C, 3 D 1er C, 4 F 1er R. Noirs: 1 D 3e T, échec, 2 D 8e T, échec, 3 D pr D, échec, 4 D pr P, mat.

LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

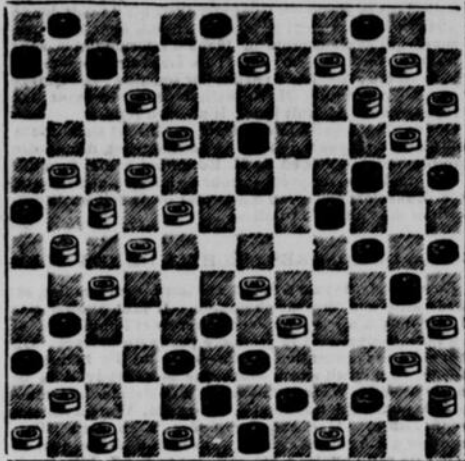
AUX CORRESPONDANTS.

Solutions des Problèmes No. 201

Montréal:—N. Chartier, J.-O. Pément, R. Denis, H. Larose, N. Saucier, L. Sayer, Hormidas Blanchard et Aormidas Jolicœur.
Saint-Hyacinthe:—MM. F. Charbonneau et Joseph Pouliot, E. Laplante, Z. Vézina.
Québec:—N. Langlois, J. Lemieux, François Bernard, P. L'Heureux.
North Brookfield: P. D. Létourneau.
Batican:—Un Amateur.

PROBLÈME No. 203

Composé par M. le DR M. FONTAINE, Spencer, Mass. NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 201

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Rows show moves like 39 à 33, 40 35, 35 11, 47 40, 42 5 et gagnent.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 13 février 1880.

Market price table for various goods including flour (Farine de blé), grains (Blé par minot), dairy (Beurre frais), poultry (Dindes), vegetables (Pommes au baril), and meats (Bœuf à la livre).

Marché aux Bestiaux

Table of livestock prices including beef (Bœuf, 1re qualité), veal (Vaches à lait), and other animals like sheep (Moutons) and pigs (Cochons).



Soumissions

DES SOUMISSIONS CACHETÉES, adressées au sousigné et marquées: "Indian Tenders," seront reçues à ce bureau jusqu'au PREMIER MARS 1880, à MIDI pour fournir les articles suivants...

MANITOBA.

St-Pierre, Port Alexandre, Rivière Broken Head, Rivière du Rossau, Lac du Cygne, Sandy Bay, Long Plain.

TERRITOIRES DU NORD-OUEST, LAC MANITOBA ET REGIONS SITUÉES À L'OUEST DE CE LAC.

Maaitaba House, Lac Ebb and Flow, Lac St-Martin, Petit Saakatchewan, Lac Water Hen, Montagne Riding.

LAC WINNIPEG.

Rivière Noire, Rivière Berens, Rivière Fishers, Grands Rapides, les Montagnes Pas Pas, Norway House, Lac Cross, Dog Head, Rivière Blood Vein, Grosse Ile, Sandy Bar, Jack Fish Head, Jack Moose, Cumberland.

LAC DES BOIS ET REGIONS SITUÉES À L'EST DE CE LAC.

Lac Shoal, Conteeching, Lac Seul, Portage du Rat, Mattawan, Islington, Assabasking.

TERRITOIRES DU NORD-OUEST, DISTRICT NORD.

Fort Ellice, Touchwood Hills, Prince Albert et Edmonton.

TERRITOIRES DU NORD-OUEST, DISTRICT SUD.

Fort Wales, Fort McLeod.

Table listing various supplies and their prices: Farine (132 800 lbs), Thé (6,736 lbs), Sucre (5,075 lbs), Tabac (3,999 lbs), Lard fumé (30,166 lbs), etc.

On peut se procurer des formules de soumissions et des cédules contenant toutes les informations désirables, en s'adressant à ce bureau, ou de même qu'au bureau des Indiens, à Winnipeg, l'on peut voir quelques échantillons des articles plus haut nommés, et des descriptions de ces autres articles.

Toute personne ou société commerciale soumissionnant devra offrir les noms de deux personnes responsables, qui consentiront à se porter caution, et les signatures de ces cautions proposées devront être apposées à une déclaration annexée à la soumission, laquelle déclaration sera à l'effet que les signataires d'icelle consentent à se porter caution pour l'accomplissement des conditions du contrat, si la soumission est acceptée.

Par ordre, L. VANKOUGHNET, Dép. - Surintendant-Général des Affaires Indiennes.

Département de l'Intérieur, Section Indienne, Ottawa, 28 Janvier 1880.

HOTEL RIVARD No. 20, RUE BONSECOURS, MONTREAL. Cet établissement offre de grands avantages aux hommes d'affaires par sa proximité des bateaux à vapeur, du marché, du chemin de fer du Nord, etc., et par la modicité de ses prix. Pension: \$1.00 par jour.

20 Cartes-Chromo, joli Boston de Ross, ou 25 Devises. Fournies avec soin, 10 ct. — Cto. de Carter HAS. S.A.G., Massou, N.-Y.

Véritable Sirop Anti-Goutteux de Th. BOUBÉE contre la Goutte et les Rhumatismes

Le véritable Sirop Anti-Goutteux de Boubée, conseillé et appliqué depuis si longtemps contre toutes les maladies de nature arthritique, (la Goutte, les Rhumatismes aigus ou chroniques, etc., etc.), est de beaucoup supérieur à tout autre remède similaire.

FABRE & GRAVEL, 219, rue Notre-Dame, Montréal.



Chemin de Fer du Pacifique

Soumissions pour matériel roulant

Des soumissions seront reçues par le sousigné, jusqu'à MIDI, LUNDI, le 23 FEVRIER courant, pour la fourniture immédiate du matériel roulant suivant:

- 4 wagons de première classe.
2 wagons à malle et à bagage.
60 wagons à marchandises.
60 wagons plate-forme.

On peut voir les plans et devis et obtenir tous autres renseignements, en s'adressant au bureau de l'ingénieur-en-chef (Chemin de Fer du Pacifique, Ottawa), et au bureau de l'ingénieur du Chemin de Fer Intercanadien, Moncton, N.B.

Le matériel roulant devra être livré sur l'embranchement de Pembina, Chemin de Fer du Pacifique Canadien, le ou avant le 15 mai prochain.

F. BRAUN, Secrétaire.

Département des Chemins de Fer et Canaux, Ottawa, 7 février 1880.

VERITÉS

AMERS DE HOUBLON

(Une médecine et non un breuvage.)

CONTENANT DU HOUBON, DU BUCHU, DE LA MANDRAGORE ET DU PISSENLIT,

Et possédant des qualités plus pures et plus curatives que tous les autres Amers.

ILS GUERISSENT

Tous les maux d'Estomac, Intestins, Sang, Foie, Vessie, Affections Nerveuses, Affaiblissement, Maladies de Femmes et Ivrognerie.

\$1,000 EN OR

seront payés pour tous cas qu'ils n'auront pas guéris, ou pour tout ce qui sera trouvé d'impur ou de nuisible en eux.

Demandez les Amers de Houblon et le livre de recettes à votre pharmacien, et essayez les Amers avant de vous coucher. N'en prenez pas d'autres.

Le Remède de Houblon contre la toux et les autres maladies est le meilleur marché, le plus sûr et le meilleur. — A vendre chez les Pharmaciens ci-dessous:

LYMAN, FILS & Cie., Montréal.
H. S. EVANS & Cie.,
H. HASWELL & Cie.,



Chemin de Fer du Gouvernement

DIVISION DE L'OUEST

Chemin de fer Q. M. O. & O.

LE CHEMIN LE PLUS COURT ET LE PLUS DIRECT ENTRE MONTREAL ET OTTAWA

Jusqu'à AVIS CONTRAIRE, les trains laisseront le dépôt d'Hoche-la-ga comme suit:

Table of train schedules: Train Express pour Hull (9:30 et 4:30), Train Express de Aylmer (8:15 et 3:35), Train pour St-Jérôme (5:00 P.M.), etc.

Magnifiques chars-palais sur tous les convois de passagers.

Bureau-Général: No. 13, Place-d'Armes.

STARNES, LEVE & ALDEN,

Agents des Billets, Bureaux: 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame.

C. A. STARK, Agent-Général pour Fret et Passagers, Montréal, 22 janvier 1880.

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centimes. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Beury, Montréal.

AGENTS, LISEZ CECI

Nous paierons un salaire de \$100 par mois et les frais de voyage, ou allouerons une forte commission pour les nos nouvelles et merveilleuses inventions. Nous sommes sérieux en faisant cette offre. Echantillons gratuits. Adressez-vous à

SHERMAN & Co., Marshall, Mich.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix: Cartoné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port.

Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches), Cartoné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine.

S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Beury, Montréal.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St-André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché.....\$1.00 même par la poste.....\$1.20

S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Beury, Montréal.

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland,

Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

à l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTROTYPIES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!

AVIS!

The Scientific Canadian

AND

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes

TELLE QUE

HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AGUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le

PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND,

PROPRIETAIRE ET EDEITEUR.

5 et 7, RUE BLEURY

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Beury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (SANTÉ.)